

LE BOND

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

SEAN CONNERY

NUMÉRO SPÉCIAL HOMMAGE

N°60 / FÉVRIER 2021



LE **BOND** LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE
SOMMAIRE

NUMÉRO 60 / FÉVRIER 2021

LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

NUMÉRO
SPÉCIAL
**SEAN
CONNERY**

- 4. Le mot de **M**
- 5. Envoi de vos publications
- 6. Hommages des membres du Club James Bond France à Sean Connery
- 10. James... et plus que James
- 14. L'homme qui voulut être Rob Roy...
- 16. Le spectre de Spectre
- 18. So long, Marianne
- 19. Le Sean de Baskerville
- 20. On ne vit que de foi
- 22. Bond and beyond
- 26. Amicalement autres ?
- 29. Doubler double-zéro-sept
- 30. Les étoffes d'un héros
- 32. Le 007^e jour, Sean Connery hait James Bond ?
- 34. Videojames



jamesbond007.net



LE MOT DE M



...AND TWICE IS THE ONLY WAY TO LIVE.

Mes ami(e)s,

Nous pensions. Parfois, même, nous en parlions. La dernière grande éminence de notre saga préférée allait disparaître. La durée même de la carrière de Sean Connery et son retrait, depuis quelque temps, des caméras officielles et moins officielles nous disaient que, tôt ou tard, plus tôt que tard, nous allions recevoir ce choc de plein fouet. Mais nous n'avons pas voulu faire de ce numéro un hommage funèbre. Avec Vincent, nous avons souhaité vous donner la parole.

l'écran plusieurs romans, mais ne se rendant pas compte eux-mêmes que leur espérance incertaine tenait en fait de la voyance.

Au fil des films et des succès, les relations entre les trois hommes se tendirent. Mais on sait aussi maintenant que Sean Connery et Albert R. Broccoli s'entretenaient au téléphone peu de temps avant la disparition de celui-ci. Et ils étaient tous deux au moins d'accord sur un point : ils avaient réalisé quelque chose de grand et qui resterait.

Notre mission sera d'honorer l'image et l'histoire de ce gentleman extraordinaire qui eut la bonne idée de passer par là le bon jour, au bon moment.

Parole de fans, évidemment, mais pour dire au fond une chose toute simple : Sir Sean a marqué la saga James Bond et la marquera à jamais.

Bien souvent, trop souvent, on me demande quel est mon interprète de Bond préféré. Ma réponse - réponse toute faite, toute prête - est toujours la même : mon cœur va à Roger, mon esprit à Sean. Parce que, sans le savoir (et avec, on ne le dira jamais assez, l'aide d'un architecte nommé Terence Young), Sean a posé les fondations de ce qui allait être une merveilleuse aventure cinématographique.

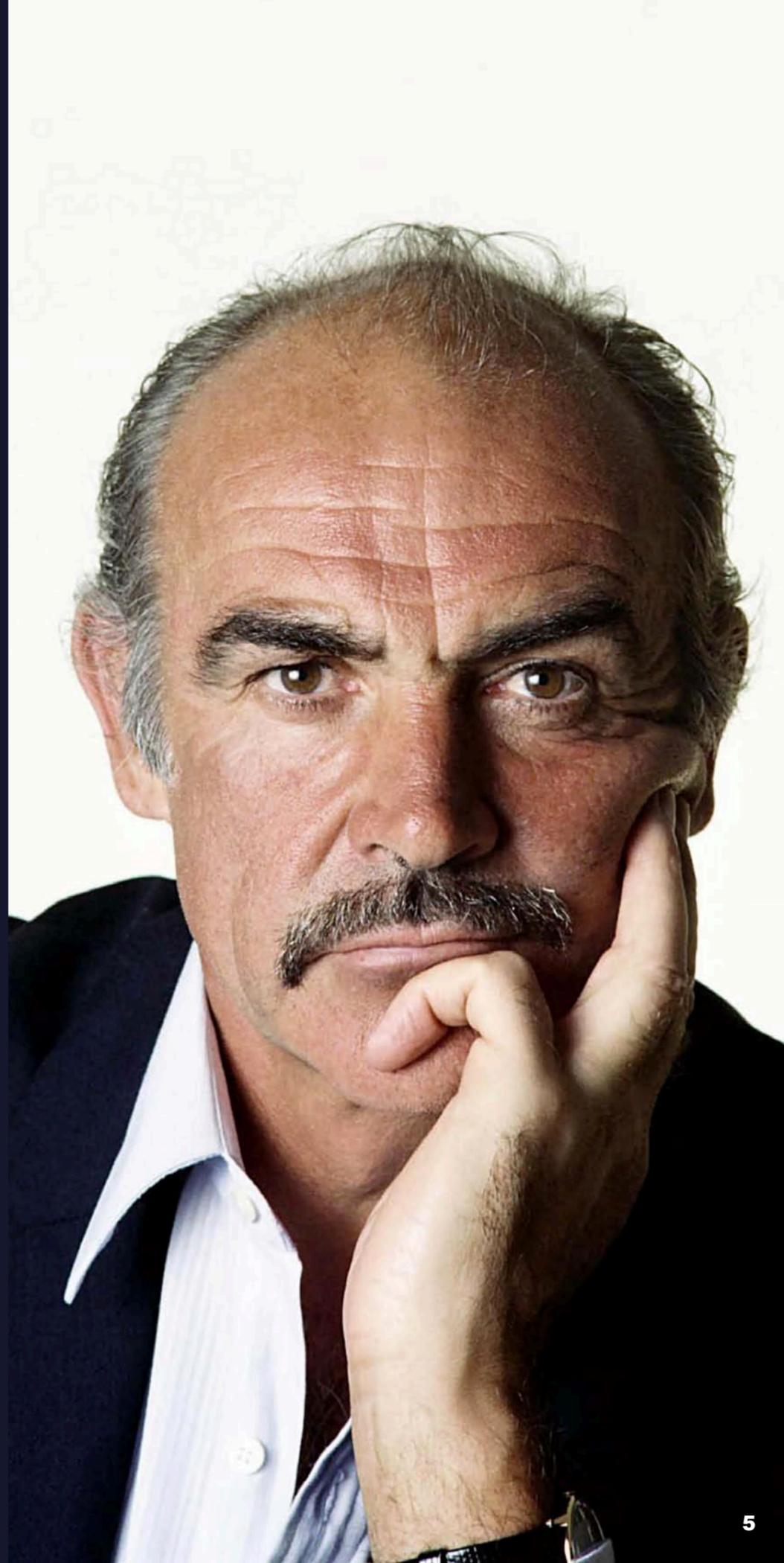
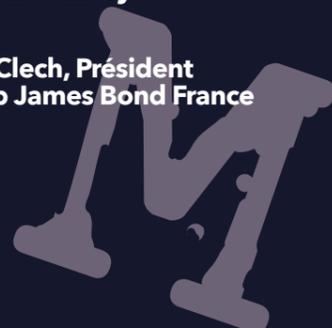
Parce que Sean, ce félin, contribua à changer la donne et à faire de Ian Fleming un bestselling author. Mais quel choix irrationnel, au départ ! On peut aisément imaginer l'angoisse des producteurs Harry Saltzman et Albert R. Broccoli, espérant sans doute qu'ils pourraient avec cet inconnu adapter à

Twice is the only way to live. Il nous reste aujourd'hui un patrimoine extraordinaire : documents, films, photographies, interviews nous permettront de continuer à voir ce très grand acteur et de continuer à vivre avec lui pendant de longues années encore.

Comme je le dis souvent, nous sommes les gardiens du temple et notre mission est et sera d'honorer l'image et l'histoire de ce gentleman extraordinaire qui eut la bonne idée de passer par là le bon jour, au bon moment.

Viva Sean Connery !

Luc Le Clech, Président du Club James Bond France



ENVOI DE VOS PUBLICATIONS

Par Sylvie Boissel

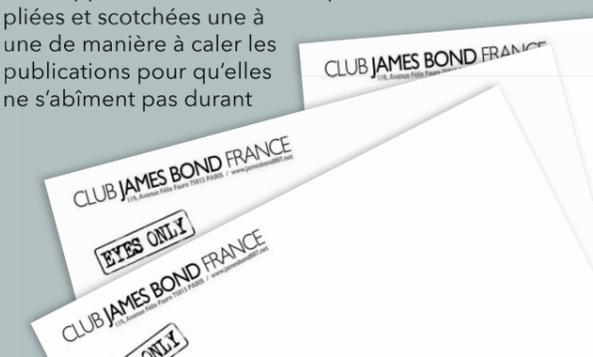
En 2014, notre Club m'a proposé de succéder à Olivier Lebaz en me confiant la mission d'assurer l'envoi de vos publications et la gestion de notre fichier adhérents. Depuis cette date je mets toute mon attention et mon énergie pour que vos publications vous soient adressées dans les meilleures conditions et dans les plus brefs délais.

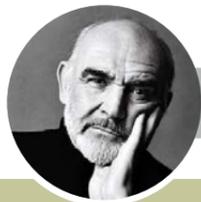
Je suis une travailleuse de l'ombre et, beaucoup d'entre vous le savent, je n'ai jamais cherché à me mettre en avant ni à me plaindre. Mais, dernièrement, la réception de deux emails contenant des « réflexions » me conduit à mettre en lumière le travail que représente un envoi et plus précisément le dernier de l'année.

Après l'édition des étiquettes, un tri est fait entre les abonnés Standard et Gold, puis elles sont collées sur les enveloppes adéquates. Chaque magazine Le Bond est ouvert afin d'y glisser la carte de vœux et le courrier de réabonnement, soit plus de 300 manipulations. Les Archives des membres Gold sont également ouverts pour y mettre deux photos : environ 150 manipulations. Le Bond pour les abonnés Standard est glissé dans une enveloppe avec le logo du Club. Les Archives et Le Bond pour les abonnés Gold sont glissés dans des enveloppes à bulles. Le format de l'Archives n'étant standard, les enveloppes bulles sont pliées et scotchées une à une de manière à caler les publications pour qu'elles ne s'abîment pas durant

le transport. Compte tenu du fait que cet envoi est supérieur à 500 grammes, un coup de tampon portant les coordonnées du Club est apposé sur chaque enveloppe. C'est au bout de trois gros rouleaux de scotch et après plus de 150 coups de tampon que les envois sont prêts pour l'affranchissement. Un nouveau tri est réalisé par catégories (Gold ou Standard) et en fonction des lieux de résidence de nos adhérents (France ou Étranger), car nous avons plusieurs tarifs d'affranchissement. **Après avoir collé 2069 timbres (autocollants, je vous rassure) et manipulé plusieurs fois les 180 kilos d'enveloppes, on peut enfin charger les envois dans la voiture.** Suivra une dernière manipulation pour le dépôt à la poste.

Je tenais à rappeler que notre Club est une association de bénévoles, que nous avons tous une vie en parallèle, que nous œuvrons tous, aussi bien dans l'ombre que dans la lumière, pour faire vivre et partager notre passion pour 007.





SEAN CONNERY 1930 - 2020



« C'est avec une grande tristesse que j'apprends la mort d'un des vrais grands du cinéma. Sir Sean Connery restera dans les mémoires pour Bond, mais pour bien plus encore. Il a défini une époque et un style. L'esprit et le charme qu'il a incarnés à l'écran peuvent se mesurer en mégawatts. Il a contribué à la création du blockbuster moderne. Il continuera à influencer les acteurs et les réalisateurs pendant des années encore. Mes pensées vont à sa famille et à ses proches. Où qu'il soit, j'espère qu'il y a un terrain de golf. » **Daniel Craig**

« Sir Sean Connery, vous êtes le plus grand des James Bond pour l'enfant que j'étais et pour l'homme qui est devenu James Bond lui-même. Vous faites planer une splendeur cinématographique qui durera éternellement. Vous nous avez ouvert la voie. Chacun, à son tour, s'est tourné vers vous avec révérence et admiration alors que nous avançons avec notre propre interprétation du rôle. Vous

étiez fort en tant qu'acteur et en tant qu'homme, et vous le resterez jusqu'à la fin des temps. Vous étiez adoré du monde entier et vous nous manquerez. » **Pierce Brosnan**

« Sean avait une présence merveilleuse. C'était un homme de premier plan. Il avait du charisme. Il a été pour nous un formidable exemple. » **Timothy Dalton**

« Il y a quelques semaines, je présentais à Sean tous mes vœux de bonheur pour son 90^e anniversaire. Aujourd'hui je suis très triste et j'adresse mes condoléances à sa famille et à ses amis. Bien sûr, Sean Connery en tant que James Bond m'a inspiré personnellement, mais il incarnait aussi l'esprit des années soixante. Je l'ai rencontré quelquefois et je suis content qu'il ait donné à mon Bond, Au service secret de Sa Majesté, son approbation. Il a failli faire ce film plusieurs fois et il sentait que c'était le meilleur roman de Fleming. Mais,

pour moi, la chose la plus importante est que son travail est allé bien au-delà de Bond : dans les œuvres de charité, dans la famille, dans la politique et dans le golf. Un grand comédien, un grand homme et un artiste sous-estimé nous a quittés. Mes pensées accompagnent Lady Micheline et les enfants et petits-enfants de Sean. » **George Lazenby**

« Il était et restera toujours dans les mémoires comme le James Bond original dont l'entrée indélébile dans l'histoire du cinéma a commencé quand il a prononcé ces mots inoubliables, « Je m'appelle Bond... James Bond. » Il avait révolutionné le monde avec son interprétation cruelle et spirituelle de l'agent secret sexy et charismatique. Il est sans nul doute largement responsable du succès de la saga et nous lui en serons éternellement reconnaissants. » **Barbara Broccoli & Michael Wilson**

Sean CONNERY

Les hommages des membres du Club James Bond France

Frédéric Liévin

Une émotion et un vide abyssal se sont imposés à nous et on a encore plus senti à quel point l'homme, ses films et ses sept Bond sont puissants, intemporels et mythiques. On se rend compte pour beaucoup d'entre nous qu'il est le plus grand des 007 et le créateur de Bond à l'écran. Cela nous ramène aussi à la perte de Sir Roger Moore en 2017, qui fut aussi une grande émotion. Sean Connery lui avait d'ailleurs rendu hommage. Nous sommes nombreux à avoir grandi avec eux depuis des décennies. On peut dire qu'ils sont les deux colonnes du temple de la maison Bond, non seulement avec leurs quatorze films, mais aussi avec leurs autres rôles et leur coté ambassadeur du rayonnement international du Royaume-Uni. Sir Sean Connery ayant quant à lui cette forte identité écossaise nationaliste largement revendiquée.

Lorsque Jamais plus jamais, son ultime opus dans le rôle de 007, est sur le point de sortir le 30 novembre 1983 en France,

la Cinémathèque de Chaillot à Paris rendait déjà hommage à l'œuvre de Sean Connery, seulement 53 ans à l'époque, avec comme premier film diffusé The Offence de Sidney Lumet. Aucun James Bond n'avait été choisi dans ce cycle Connery afin de montrer qu'il savait faire autre chose. Nous étions quelques chanceux à avoir été choisis pour remplir cette salle obscure de la Cinémathèque pour célébrer l'icône anglo-écossaise qui faisait en réalité son marathon mondial pour la promotion de Jamais plus jamais. J'allais avoir 19 ans et l'idée de voir en vrai Sean Connery me faisait rêver, car j'avais découvert Goldfinger en 1974 avec mes parents lors d'une reprise. J'étais accompagné de mon amis d'enfance et d'école Nicolas Saada, presque jeune journaliste aux Cahiers du Cinéma devenu ensuite réalisateur avec comme premier long métrage Espion. Lorsque Sean Connery a été annoncé, un silence de mort s'est ressenti dans la salle. Quand il est entré, le public lui a

offert de chaleureux applaudissements. J'ai pris une première photo de loin. Il était accompagné de son attachée de presse, d'un garde du corps et de Bertrand Tavernier. Sean Connery s'est placé discrètement contre un piano qui était sur le côté et un peu en retrait. Son attachée de presse a pris la parole pour présenter ce cycle Connery et Bertrand Tavernier a dit un mot pour donner le micro à 007. Ce dernier a parlé de sa carrière et a expliqué son retour dans le rôle de Bond. Une journaliste est venue

faire un autre speech et Connery a repris sa place contre le piano. Je l'observais. Il était calme, chic, flegmatique et attentif (mais moins guindé que ne l'était Roger Moore en général). J'ai alors brandi mon petit appareil argentique et lui ai dit fermement « Mister Bond ! » Comme par réflexe il a immédiatement tourné la tête vers moi et m'a souri légèrement. Lorsque cette présentation fut terminée, l'équipe s'en alla avec Sean Connery en dernier qui serrait les mains de quelques admirateurs. Je le suivis

alors discrètement dans les couloirs et rapidement je lui dis encore « Mister Bond ! ». Il se retourna et vint vers moi avec légèreté et souriant, du haut de son mètre 89 ! J'étais tétanisé car j'avais 19 ans et le félicitait pour tous ses films. Il me dit « Thank you » plusieurs fois d'une voix grave et douce et il repartit car je n'osai pas le déranger plus longtemps. Je ne le revis plus jamais.

Adieu, Sir Sean Connery !
You only live twice !



Xavier Stéphane Hernoe

Sur les traces de Goldfinger, la Furkapass en 2014. Cette photo est issue d'un roadtrip en Europe sur les traces de 007.

Valentin Delpyroux

Cher Monsieur Connery, Tout d'abord laissez-moi vous dire un grand merci ! Merci pour ces instants de bonheur cinématographiques. Merci d'avoir façonné le mythe de James Bond dans sept films. Merci d'avoir fait naître dans le cœur de beaucoup d'entre-nous une passion. Merci pour votre charme, merci d'avoir montré au monde une nouvelle image de l'homme viril et moderne, à la fois cool, séducteur et brutal.

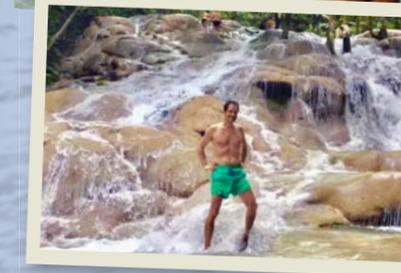
Merci d'avoir incarné tant d'autres rôles iconiques Quelle belle carrière !
Merci, Monsieur !

Séverin Feuzet

Ne jamais oublier ce samedi soir de début 1963 ou le cinéma Rex annonçait un film d'action et d'exotisme : James Bond contre Docteur No. Dès les premières notes du James Bond theme, mes poils se hérissent, et puis cet acteur inconnu, beau comme un dieu à la démarche féline, au visage sensuel et féroce... Bond, James Bond. Oui, depuis ce soir-là je suis fan de 007 et de Sean Connery. Un an plus tard sort déjà un autre épisode (la bonne époque !) avec un Sean de plus en plus à l'aise dans le rôle. Et en 1964, l'apothéose : Goldfinger. J'ai dû voir ce film quatre fois le même week-end et, depuis, une bonne vingtaine de fois... Toujours avec le même plaisir. L'acteur d'après James Bond est regardé toujours avec le même plaisir : Shalako, Daniel Dravot, Robin des Bois, Juan Sanchez Ramirez, Guillaume de Baskerville, Professeur Jones, le commandant Ramius, John Mason. 63 longs métrages qui nous ont ravies. Merci Monsieur Connery pour tout le bonheur que vous nous avez donné à travers vos films. D'un diamant brut Terence Young a fait de vous un Solitaire. Et les diamants sont éternels.

Saïk du Halgriet

Sean Connery, pour moi, représentait James Bond. Il nous a fait voyager à travers ses films. J'ai eu la chance de pouvoir aller sur les lieux de tournage du film Dr. No à Ocho Rios, lors d'un séjour à la Jamaïque. Cette légende vivante qu'était Sean Connery restera à jamais gravée dans mon esprit.



Sean CONNERY

Les hommages des membres du Club James Bond France

Éric Saussine

Mardi 31 mai 2005, notre président Luc Le Clech nous fait bénéficier de ses nombreuses dispositions relationnelles, à travers une invitation pour assister à l'enregistrement de l'émission « 20h10 pétantes » dont l'invitée est Micheline Roquebrune Connery, venue promouvoir une exposition de tableaux, accompagnée de son mari Sean. Pas difficile d'imaginer que, pour les producteurs de l'émission, Micheline n'est que le prétexte pour recevoir le grand homme. Un groupe d'amis du Club se retrouve devant l'entrée spectateurs d'un des studios de Boulogne-Billancourt où se tourne cette émission de Canal+. Nous attendons patiemment l'entrée sur le plateau. Évidemment, l'idée de voir un des plus grands acteurs vivants me provoque alors une certaine trépidation mentale, au-delà de la sérénité due à l'attente sous le ciel gris.

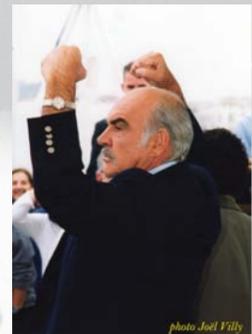
Puis, pour Luc, le caillou dans la chausure, la couille dans le potage : son boulot l'appelle pour une réunion en urgence. Il doit partir. Lui qui s'était débrouillé pour réunir un petit groupe du Club afin d'assister à ce mini-événement unique ne peut partager ce plaisir. Il n'en laisse rien paraître, mais je me sens désolé pour lui. Il part et, cinq minutes plus tard, suivant l'instruction d'un as-

sistant plateau, nous pénétrons dans le studio où nous sommes installés sur une demi-douzaine de rangs en amphithéâtre autour de la table centrale du talk-show. Je suis au rang le plus élevé avec mes amis. D'ailleurs, la caméra ne manquera pas de montrer l'arrière de mon crâne dès les premières secondes de l'émission. Un assistant compétent vient nous chauffer en nous prenant quelque peu pour des neuneus, le temps pour moi d'apprendre que Sean Connery est un « acteur américain ». Puis, de nouveau, l'attente, car nous sommes le dernier élément du décor qui doit être installé avant l'arrivée du personnel de l'émission.

Le présentateur, Stéphane Bern, se montre enfin. Quelques fiches en main, il arrive, tête baissée et s'assoit à sa position. Ni bonjour, ni un regard. Pas très sympa, me dis-je. Aucune importance, je suis là pour Sean. Puis c'est au tour du chroniqueur Stéphane Guillon, portraitiste vitriolant des invités de l'émission, de venir s'installer. Il arrive, tête baissée, pas un mot. Ni bonjour, ni un regard... et il s'assoit sans un mot. Pas grave, je suis là pour Sean. Les deux têtes de l'émission étant masculines, la production assure le quota féminin via l'adjonction d'une femme-tronc, que le

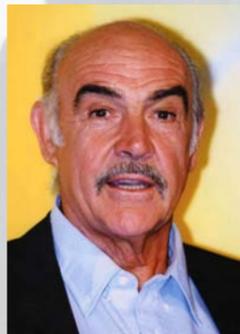
machisme ambiant n'utilisera que pour quelques rares interventions. La beauté du jour arrive, tête droite cette fois, mais toujours ni bonjour, ni un regard. Un élément de décor ne saurait parler à un autre. Je commence à trouver ces gens humainement un peu douteux. D'autant que, se pensant drôles, ils demanderont au grand Sean s'il sait ce que veut dire son nom en français... la honte...

L'émission se passe bien - une des invitées était Carole Bouquet - Sean et Micheline sont en pleine forme et enthousiastes. Le mythe est là. À cinq mètres de nous. D'une décontraction qui devrait rejaillir sur tous. Le plateau est plus petit que les grands angles ne le rendent à l'écran. Évidemment, nous n'apprenons rien de neuf, l'ensemble est profond comme n'importe quel « toc show » d'access prime time. Pas grave, la présence du grand homme suffit au bonheur des spectateurs présents. Un petit concert de cornemuse en hommage aux racines de l'acteur achève l'enregistrement de manière sympathique. Les présentateurs quittent le plateau sans dire au revoir au public. Devinez quoi : le seul qui salua chaleureusement le public de son sourire inimitable et d'un signe de la main, à son arrivée comme à la fin, fut... Sean Connery.



Joël Villy

Festival de Cannes, mai 1999.
Avant-première de Haute-Voltige,
Sean Connery entouré de Catherine Zeta-Jones
et de sa femme Micheline. Photos © Joël Villy



Ayant trouvé l'adresse du Club James Bond sur la rive de la bibliothèque, j'écrivais quelques lettres pour l'acteur fétiche qui a traversé mon existence comme tant d'autres personnes et qui vient de nous quitter. Je me souviens très bien, cinquante ans après, de l'endroit où j'étais lorsque ma mère, me parla pour la première fois de l'acteur. Ce ne fut pas une demande ni de se fichoir pas de moi. Mais non, c'était bien son nom. Et on s'y est vite habitué. C'était une époque faite ces années cinquante. Pourquoi un tel engouement pour J. Bond par rapport à tant d'autres films d'espionnage ? Sans doute la réunion de nombreux talents : S. Connery, les producteurs Saltzman et Broccoli, la musique de John Barry et la voix presque vint de D. Brannan. En tout cas, ce sont eux qui ont bien fait leurs. Le talon blanc, les requins, le belle plus, et l'Atom Tower de Baker. Rien de tout cela n'aurait existé sans le talent de Sean Connery. Et son vécu. Peu la suite, j'ai trouvé que S. Connery était le meilleur pour reprendre le plateau. Mais c'est un avis tout personnel. Malheureusement, il a raté le coche comme on dit, dommage... C'était vraiment l'espion qu'on aimait.

Frédéric Sarrigou

J'ai découvert Bond en 1983. J'avais huit ans. 1983. Année bénie où, en l'espace de quelques semaines, deux films s'offraient à nous. Je me souviens de l'affiche de Jamais plus jamais ornant l'arrière des bus, du regard clair et amusé de Sean Connery pointant son PPK sur le public. Combien de fois ai-je imaginé l'histoire de ce film avant même de la voir, combien de fois ai-je rêvé de cette moto et, mon Dieu, mais qu'allait-il faire avec ce jetpack ? Un petit garçon se cherche des figures tutélaires, des modèles qui viennent accompagner celle de son père. Cette année-là, j'en découvrai deux : Roger Moore et Sean Connery. Et ils ont toujours été là. Je faisais tous mes efforts pour leur ressembler un peu. À Sean Connery surtout. Qu'est-ce que j'ai pu dévorer cette biographie de Jean-Jacques Dupuis ! Et cette photo de couverture : la tonne de gel que je mettais pour avoir la même coiffure que lui (et qui honnêtement ne me faisait ressembler à rien). Et ces films, à même pas dix ans, je devais en avoir vu une bonne quinzaine. Pas les plus simples, pas les meilleurs : Zardoz, Meteor, mais j'ai découvert quelques pépites : L'Homme qui voulut être roi, Outland et récemment The Offence qui est pour moi son meilleur.

Et cette nuit blanche de 1988 à suivre les Oscars. Ce cri de joie quand son nom est annoncé... En un peu plus de trois ans, j'ai perdu ces trois modèles : mon père, Roger Moore et maintenant Sean Connery. À la mort de son père, Sean Connery avait cité un proverbe masai qui disait qu'on ne devient véritablement un homme qu'à la mort de son père, ajoutant que c'était cher payé. Mais perdre Sean Connery aussi, c'est très cher payé...



Cédric Colosio

Sean Connery m'est très cher depuis des années. Sa prestance, son humour, et cette facilité à se mouvoir (cool attitude très classe) m'a charmé dès mon plus jeune âge.

Je me souviens, je devais avoir une huit ans, repérant une affiche de film au cinéma en face de chez moi et disant : « Tiens, il y a un film avec Sans Connery ! », et je me suis fait gronder pour ce mot familier parce que j'avais déjà repéré cet acteur qui m'était familier. Sean Connery est devenu un modèle, une influence, une source d'inspiration dans ma vie, dans mon envie de faire ce métier, puis dans mon parcours d'acteur... J'ai découvert un homme aux multiples facettes de jeu, avec des rôles pour lesquels la transformation physique était souvent de mise ; j'aime cette démarche d'acteur que j'emprunte à chaque fois que cela est possible. Enfin, ses expressions du front et petites moues inimitables que je cherchais à reproduire...

Un bel homme, un talentueux comédien, un charismatique personnage et un élégant acteur qui me manque déjà tant ; un proche dans ma vie que je pleure depuis.

JAMES... ET PLUS QUE JAMES

Un samedi d'octobre, veille de célébration des défunts. Une pluie froide et drue tombe sur Édimbourg. Le XV du Chardon sort vainqueur de sa rencontre avec le voisin gallois. Permanence en toute chose. Cependant, à des milliers de kilomètres de là, une page se tourne : l'Écosse vient de perdre son « fils bien-aimé* ». À quatre-vingt-dix ans, Thomas Sean Connery s'est éteint aux Bahamas. Là où soixante-cinq ans plus tôt débutait un parcours que rien ne laissait augurer.

Par Pierre Fabry

Sean Connery quitte la scène comme il a vécu. Loin du tumulte et du feu brûlant des projecteurs qu'il avait depuis longtemps délaissés. Retiré d'un monde auquel la maladie l'avait cruellement soustrait, mais dont il dénonça souvent la superficialité et l'indigence. Ses fidélités, l'acteur les réservait à des causes bien plus grandes à ses yeux : sa famille, son pays, l'enfance... Affichant une loyauté, une constance et une intégrité rares, et souvent anachroniques dans ce siècle d'opportunisme.

Sean Connery était écossais. D'abord. Pleinement. Donc économe de mots ou d'apparitions, autant que d'argent. Quelques jours après son départ, un journaliste d'un grand quotidien national hexagonal s'étonne de n'avoir trouvé dans les archives qu'un seul article vraiment substantiel sur Connery... sa nécrologie. Rien d'autre durant soixante ans. Rien, hormis quelques lignes allusives et sobrement laudatives de l'éminent critique « maison », Jean de Baroncelli, à l'occasion de la sortie de *Bons Baisers de Russie*.

Eh oui, si Sean Connery attira des décennies durant un auditoire large et sans cesse renouvelé, l'intelligentsia le tint toujours à distance. Il en est ainsi des personnalités populaires qui brillent intensément. Le sentiment de dénigrement est sous-jacent. Lorsque Connery prétendit revêtir la robe de bure du héros du *Nom de la Rose*, best-seller de l'universitaire et érudit transalpin Umberto Eco, ni celui-ci ni Jean-Jacques Annaud n'avaient au départ



«Pour se tirer de toutes les situations dans la vie, il faut être asocial.»

Sean Connery

envisagé une seconde que Bond pût être Baskerville. Mélange des genres ? Eco lui-même avait pourtant été l'un des premiers analystes sérieux des romans de Fleming...

Mais au fond, la critique, la bien-pensance, les journalistes, les éloges, et bien d'autres choses encore, tout cela, toute sa vie Sean n'en eut cure. Une fois à l'écran, Connery devient évident. Évident, comme ce jour de 1961 où Broccoli et Saltzman le virent s'éloigner de leurs bureaux après une audition hasardeuse. Oui, Connery était Bond, bien qu'il s'en défendît. Même Fleming allait en convenir. Jusqu'à donner au personnage de papier les origines et les traits de sa transposition cinématographique. Le public, lui, jamais ne s'égara : pas plus sur l'humanité du personnage que sur ses qualités d'acteur. Vrai et sincère... Tout nous ramène aux origines. Bien qu'il eût depuis longtemps pris congé de l'Écosse, où il vit le jour au cœur de l'été 1930, Sean n'en était jamais loin par les actes et par le cœur. De ses origines modestes sur cette terre rude et industrielle, il était pétri. L'Écosse et son peuple, il les personnifiait superbement, viscéralement. Sean en incarnait la farouche détermination, la mutique fierté, une simplicité et une bienveillante générosité, unanimement louées par ceux qui aujourd'hui se recueillent. « Pour se tirer de toutes les situations dans la vie, il faut être asocial », clamait-il, revendiquant ses gènes celtiques.

Si ce monde ne suffit pas à son double cinématographique, lui ne s'y est jamais vraiment reconnu ni senti à l'aise. Délaissant la misère, cherchant la reconnaissance, gagnant la célébrité, il avait consciencieusement fui le *star system*. Jamais aveuglé par les projecteurs. Dès l'âge de neuf ans, le fils d'une femme de ménage et d'un ouvrier du caoutchouc d'ascendance irlandaise vécut mille petits boulots pour abonder le maigre budget familial. Il en souriait la gloire venue, estimant sans doute être parvenu à Hollywood par effraction. C'était oublier que le hasard et la providence ne sourient qu'à ceux qui s'adonnent au travail avec acharnement. L'adversité et les coups du destin avaient forgé en Sean une témérité rare, un appétit de vivre sans pareil. Révélés, ses dons incontestables eurent successivement raison de toutes les réticences. Assurément, le souvenir du gamin écossais mal dégrossi qui déserta l'école à treize ans était resté vif en lui. D'où ce *Scottish International Education Trust*, fondé à l'orée des années soixante-dix et financé avec l'intégralité de son cachet pour *Les diamants sont éternels*. Sa première réputation, il l'acquiesça à la force des poings contre les bandes du quartier. Sean aurait d'ailleurs pu mal tourner si de bonnes fées (en l'occurrence un collègue ébéniste alors qu'il apprenait à devenir vernisseur) ne l'avaient orienté vers une scène et les classiques plutôt que dans le ruisseau. Il le savait. Roger Moore, allait, lui, s'investir auprès de l'Unicef.

Durant leurs prolifiques existences, les deux compères ne cessèrent de nous rappeler que l'enfance est le sceau de toute chose. Pour des générations entières, ces deux grands gamins potaches nous offrirent des héros propres, aux valeurs positives. Des hommes qui leur ressemblent : Ivanhoé, Le Saint pour l'un ; Robin des Bois, le Docteur Jones pour l'autre. Et Bond évidemment. Autant de précieux repères qui engagent les gamins des faubourgs défavorisés d'Édimbourg ou de Londres à rêver en Technicolor plutôt qu'en noir et blanc. Chacun à sa manière, les amis joueurs surent profiter d'une prétendue concurrence pour faire monter les enchères au profit de leurs

œuvres caritatives. Âpre en négociations comme face aux financiers ou aux réalisateurs retors, Connery prolongea ainsi le bail bondien, pour s'affranchir. Sean cultiva toujours une indépendance acquise de haute lutte, comme une revanche sur la fatalité. Son franc-parler fut en définitive un sésame. « *J'avoue que je suis bien payé, mais pas plus que je ne le mérite* », admit-il non sans fierté avec une ironie flegmatique *so british*. Fidélité, liberté encore de brandir son accent comme un étendard (il lui fut souvent reproché de ne jamais l'avoir atténué, quels que soient les rôles). Ou lorsqu'il s'agit de dénoncer l'arbitraire, rappeler ses racines en soutenant sans jamais faiblir le *Scottish National Party*, et une Écosse libérée « *du joug britannique* ».

Chaque référendum est une occasion de rappeler avec force la crédibilité du projet politique écossais. « *Un oui au référendum va attirer l'attention du monde entier. Il y aura un intérêt renouvelé pour notre culture et notre politique, occasion unique de promouvoir notre héritage et notre excellence créative* », clamait-il en 2014. Avant d'affirmer être « *particulièrement excité* » par les perspectives que pourrait

apporter l'indépendance à l'industrie cinématographique et au secteur de la création, grâce à « *la promotion internationale de l'Écosse comme lieu emblématique* ».

Fidèle, le séducteur invétéré l'est aussi quarante-cinq ans durant à sa seconde et dernière épouse, Micheline. Après un mariage avorté avec l'Australienne Diane Cilento, dont naît son unique fils Jason en 1963, Sean convole avec Miss Roquebrune, artiste-peintre française rencontrée sur un golf à Marrakech. Elle devient son point d'équilibre. L'occasion d'un nouveau départ au sein d'une famille recomposée, schéma alors atypique et qui lui ressemble tant. Les deux amants partagent tout, et le golf d'abord, au gré des déménagements et des retraites fiscales, de la Côte d'Azur à Nassau, en passant par Marbella.

De cette rencontre, Sean vendra à la presse une version teintée d'humour qui témoigne de sa pudeur : « *J'ai rencontré ma femme en jouant au golf. Elle est française et ne parlait anglais, et je ne parlais pas français. Nous ne risquions donc pas de nous empêtrer dans des conversations ennuyeuses. C'est pourquoi nous nous sommes mariés très rapidement.* » La vérité est évidemment

tout autre... « *Quand j'ai connu Sean, c'était un être désabusé. Assez blasé. Sans enthousiasme. Il se sous-estimait. Il pensait que tout le monde était plus talentueux que lui. Il avait une vue très pessimiste du monde. Je lui ai apporté assurance et joie de vivre* », se souviendra Micheline quelques années plus tard. Lui qui semblait si solide dans la peau de héros inébranlables.

Sur le plan professionnel, ce début des années soixante-dix est une traversée du désert. Las de la médiatisation, des pressions, de son image publique, la quarantaine venue, l'artiste et l'homme se cherchent. Marqué à vif par le rôle de 007 qui lui colle à la peau, Connery s'emploie à faire oublier ce physique qui fut son premier saut-conduit vers le succès. La calvitie - présente dès le début des années soixante - est assumée, de même que les kilos superflus. Les rôles impliquent un travestissement ? Qu'à cela ne tienne, les temps se prêtent aux mises les plus loufoques : cheveux longs, moustache et costumes outranciers de tissus rêches ou de peaux... Tout est bon pour dynamiser l'image de Bond. Freud n'est pas loin. Une fois encore pourtant, Connery endosse le smoking pour une ultime et poussive aventure



Page précédente : Sean Connery avec ses parents, Joseph et Effie / Au volant de sa Porsche 356 près de sa maison de Wavel Mews, Londres en 1961 / Avec sa femme Micheline sur le tournage de *Jamais plus jamais*. **Ci-dessus :** Connery avec Jean-Jacques Annaud (*Le nom de la Rose*) et Christophe Lambert (*Highlander*), en 1986.

officielle. L'indépendance est à ce prix. Liberté toujours. Dégagé des contraintes matérielles, Sean sera désormais là où l'on ne l'attend pas : *The Offence*, *Zardoz*, *Le Crime de l'Orient-Express*... Pour brouiller les cartes et se retrouver, il s'emploie méticuleusement à diversifier styles et sujets en donnant de l'épaisseur à de charismatiques apparitions. Les aventures s'enchaînent : autant d'échecs. Le salut vient de l'ami Michael Caine qui le conduit à *L'Homme qui voulut être roi*. Suivent *La Rose et la Flèche*, *Le Lion et le Vent*... À la faveur du temps, ces films sont distingués comme des choix exigeants. Avec Sidney Lumet, John Boorman, John Huston, John Milius, Richard Lester (excusez du peu), Sean Connery marque les esprits. Il exprime avec force la diversité de son jeu et de son talent. L'avenir lui en sera reconnaissant, et toute une nouvelle génération de réalisateurs avec lui.

Années quatre-vingt. L'Écosse (encore) n'est pas étrangère à son choix d'intégrer *Highlander* aux côtés de Christophe Lambert, après le pied de nez *Jamais plus jamais*, démonstration de mufferie, de rancœur et d'orgueil mêlés que cette aventure, pierre dans le jardin de Broccoli envers lequel Sean conserve une rancune jamais éteinte en dépit des années**. Pourtant, alors que Cubby n'a plus que quelques semaines à vivre, Sean fait le premier pas. Selon Barbara Broccoli, un ultime et poignant échange téléphonique scelle la réconciliation entre deux hommes liés par le destin et la gloire.

Highlander est donc l'occasion du retour sur la terre natale et au tout premier plan. *Back in action again*, Sean est décidément immortel. Dès lors il enchaîne les succès. À tel point qu'il demeure l'un des rares interprètes de Bond, le seul peut-être à parvenir non seulement à survivre à l'envahissant personnage, mais à bâtir

une carrière qui le fait oublier. L'homme à la barbe et aux cheveux blanchis, aux rides épanouies, n'a plus grand-chose à voir avec son image des débuts. Pourtant, plus que jamais, il porte beau, sempiternellement en tête des classements sur les *sex symbols*. Les années semblent n'avoir aucune prise. Pis, il semble se bonifier. La sagesse et le physique aidant, voici venus les tuteurs et les pygmalions vénérables, avarés de mots. Figure paternelle, distante, juste et bienveillante. À chaque décennie, Sean se réinvente, faisant de ses handicaps des atouts : embonpoint, premiers signes de l'âge, rides... Du grand art. Ses blockbusters lui valent une moisson de récompenses. Citons *Le Nom de la Rose*, *Les Incorruptibles* et l'attachant Jim Malone. Ce personnage si conforme à ses valeurs lui vaut le premier et unique Oscar de sa riche carrière. Sean s'est enfin (re)trouvé. Suivront encore vingt films avant qu'il ne tire sa révérence. Autant de choix judicieux et rémunérateurs. Parmi eux, ses plus grands et notables succès.

Assumer se paie. La fidélité écossaise lui vaut de ne devenir Sir qu'in extremis, en 2000. Paradoxe pour qui sur tous les continents et pour la postérité demeurera l'agent au service secret de Sa Majesté. La Souveraine qu'il servit si fidèlement et le parti travailliste avaient jusque-là jugé inopportun de cautionner ainsi la cause indépendantiste. Qu'importe.

Sobrement, en ce jour de novembre, Micheline a commenté la mort de son bien-aimé. Confirmant ce que, depuis une apparition à la table d'un casino enfumé près de soixante-dix ans plus tôt, anonymes comme professionnels avaient immédiatement perçu : « *Il était magnifique (...)* C'était un modèle d'homme ». Le public ne se méprend jamais. Depuis longtemps, la petite maison de Foutainbridge qui vit naître Thomas Sean Connery, dans l'une

des banlieues les plus déshéritées d'Édimbourg, a disparu. Le quartier de coronas a cédé la place à un long ruban d'asphalte. Insupportable amnésie, trahison envers le héros national. Beaucoup réclament désormais que la voie anonyme qui conduit au cœur de la capitale porte le nom du plus illustre d'entre eux.

Selon ses dernières volontés, rendues publiques par Micheline, les cendres de l'acteur seront bien dispersées entre les Bahamas et la terre du chardon. Pour, la pandémie vaincue, « *ramener Sean en Écosse* ». Et Édimbourg ne manquera pas de se draper une nouvelle fois de pluie, pour un dernier adieu à son immortel héros. ●

* C'est ainsi que Nicola Sturgeon, Premier ministre écossais, a qualifié Sean Connery dans un communiqué officiel publié quelques heures après sa disparition.

** Sean eut toujours le sentiment d'avoir été exploité par la production jusqu'à *Goldfinger*, tant ses cachets étaient faibles. Toutes ses tentatives d'association ou de renégociation avaient été systématiquement rejetées. La violence du propos rapportée par Roger Moore dans ses mémoires est connue : « *Je savais que Sean n'était pas en bons termes avec Cubby. Un article était un jour paru dans la presse dans lequel Sean affirmait : "Si le cerveau de Cubby prenait feu, je ne lui pisserais même pas dans l'oreille pour éteindre l'incendie." J'avais ensuite tenté de les réconcilier à l'occasion d'une soirée organisée chez moi à Los Angeles en les faisant s'asseoir l'un près de l'autre avec un verre. Cubby, dont la courtoisie était semblable à celle de Don Corleone, demanda ce soir-là à Sean : "As-tu vraiment affirmé que tu ne me pisserais pas dans l'oreille si mon cerveau prenait feu ? - Cubby, répondit Sean, je serai ravi de te pisser dans l'oreille quand tu voudras." La conversation s'arrêta là.* »



L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROB ROY...

Écosse : l'une des nations constitutives du Royaume-Uni et l'une des six nations celtiques. Réputée pour sa musique, son whisky, la richesse de son architecture, Sir Arthur Conan Doyle (Sherlock Holmes), J.M. Barrie (Peter Pan), J.K. Rowling* (Harry Potter), et... Sir Sean Connery. Par Didier Rondeau

Le tatouage que Sir Sean Connery porte sur son avant-bras droit, *Scotland Forever*, est un des signes de son attachement profond à sa terre natale. Mais ce tatouage, qu'il s'était fait faire lors de son passage dans la Royal Navy à l'âge de dix-sept ans, et, sur le même bras, le tatouage *Dad and Mum* devaient être camouflés par les maquilleurs pour les scènes qu'il jouait bras nus, par exemple dans *Dr. No*.



Né en Écosse, dans le quartier de Fountainbridge à Édimbourg, le 25 août 1930, le jeune Thomas Sean Connery n'eut pas une jeunesse facile. Exerçant de nombreux petits boulots depuis l'âge de huit ans, bien avant d'entamer une carrière cinématographique, il connaît par cœur la mentalité et les mœurs de ses compatriotes écossais. Il adopte son second prénom, Sean, moins commun que Thomas, pour son nom d'acteur, au terme d'une brève carrière de footballeur dans le club *Bonnyrigg Rose Athletic*, dans le Midlothian, club appartenant à la *East of Scotland Football League*.

En 1974, récemment divorcé de l'actrice australienne Diane Cilento, Connery décide de s'installer en Espagne, jugeant la fiscalité trop lourde en Grande-Bretagne, et s'estimant en outre victime d'une discrimination du fait de ses idées politiques pro-écossaises. L'année suivante, il se remarie avec une Française, Micheline Roquebrune, artiste-peintre rencontrée par l'intermédiaire d'une amie artiste, et trouve dans cette union une confirmation de *The Auld Alliance* qui lie l'Écosse à la France depuis 1295.

Dans les années quatre-vingt-dix, Sean Connery s'engage vraiment en politique. Fervent militant de l'indépendance de l'Écosse, il devient l'un des principaux mécènes du *Parti National Écossais*, le SNP (*Scottish National Party*), et entretient des liens étroits avec tous ses dirigeants. Citons ici l'éloge funèbre prononcé par Nicola Sturgeon, actuelle cheffe du SNP et Premier ministre écossais (l'Écosse dispose de son propre Parlement depuis 1999) : « Notre nation pleure aujourd'hui l'un de ses fils les plus aimés. Né dans une famille ouvrière d'Édimbourg, Sean, par son talent et son travail acharné, était devenu une icône du cinéma et l'un des acteurs les plus accomplis du monde. C'était

une légende mondiale, mais, avant tout, c'était un Écossais, un farouche patriote. Sa présence lors de l'ouverture du Parlement écossais était un signe de son dévouement envers son pays. Il a toujours été l'avocat d'une Écosse indépendante et ceux d'entre nous qui partagent cette croyance ont une énorme dette à son égard. La dernière fois que je lui ai parlé, il était clair que sa santé déclinait, mais la voix, l'esprit et la passion que nous aimions tous tant étaient toujours là. Il va me manquer. Il manquera à l'Écosse. Il manquera au monde. »

Conscient que sa notoriété jouait un rôle important, le gouvernement britannique n'appréciait guère ses prises de position en faveur de l'indépendance de l'Écosse. Elles retardèrent d'ailleurs son anoblissement par la reine Élisabeth II. Ce n'est que le 5 juillet 2000 que celle-ci lui remet les insignes de Chevalier (Knight Bachelor's Badge). Sean Connery devient

Sir Sean, mais pour cette cérémonie, comme en beaucoup d'autres occasions, il est venu vêtu d'une tenue traditionnelle écossaise, kilt compris. Très logiquement, son autobiographie

«Au golf, si vous trichez, vous serez le perdant, car vous vous trompez vous-même.»

Sean Connery

publiée en 2008 s'intitule *Being a Scot*. S'il vécut assez peu en Écosse, il n'hésitait pas à y revenir pour soutenir les causes qui lui tenaient à cœur. En 1971, avec son ami le champion automobile Jackie Stewart, écossais comme lui, il fonde le *Scottish International Education Trust*. Très généreux, il verse au SIET l'intégralité de son cachet du film *Les diamants sont éternels*. Docteur *honoris causa* des universités de St Andrews (par ailleurs capitale internationale du golf) et d'Herriot-Watt, également en Écosse, membre honoraire de la *Royal Scottish Academy of Music and Drama*... quoi de plus naturel ?

Mais à ces distinctions écossaises s'ajoutent, en France, celles de commandeur des Arts et des Lettres et de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

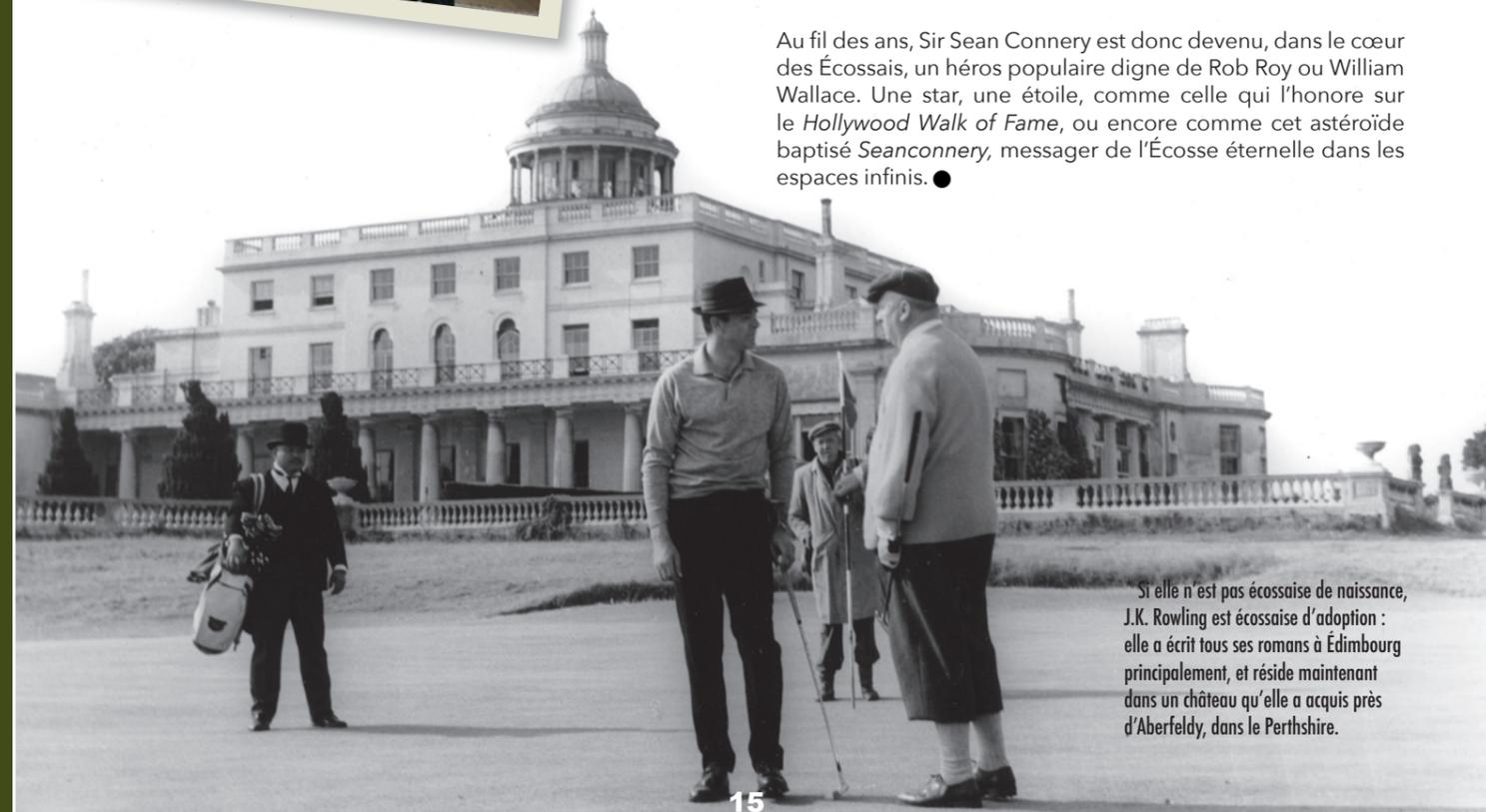
Ci-contre : Sean Connery, chez lui à Londres et en route pour le golf au milieu des années soixante / Dans les années soixante-dix avec sa femme Micheline, rencontrée sur un parcours de golf / En kilt traditionnel, lors de l'une de ses visites en Écosse en 2002.



Dans sa très longue filmographie, seul un film le rapproche vraiment de l'Écosse, *Highlander* en 1986. Connor McLeod (Christophe Lambert), un guerrier immortel des Highlands, est formé par Juan Sanchez Villa-Lobos Ramirez, interprété par Sean Connery. Dans un autre film, sorti en 1998, *Chapeau melon et bottes de cuir*, Connery, qui n'est pas encore Sir Sean, est déjà Sir August de Wynter, savant mégalomane qui menace l'Angleterre par des catastrophes climatiques.

En Écosse, il y a deux sports que l'on peut pratiquer partout : l'équitation et le golf. Le golf a d'ailleurs été créé et codifié à St Andrews, dont l'*Old Course* a servi de référence à tous les autres parcours dans le monde. Pour Sean Connery, il y a un tournant décisif qui est *Goldfinger*, son troisième Bond, sorti en 1964. Dans le film, où il est opposé à Auric Goldfinger interprété par Gert Fröbe, l'une des scènes les plus mémorables est la partie de golf qu'ils disputent au *Stoke Park Golf Club*, dans le Hertfordshire. Dans *Being a Scot*, Sean Connery raconte comment il est devenu un mordu de ce sport : « Je n'avais jamais eu envie de jouer au golf, même si j'ai grandi en Écosse juste en bas de la route de Bruntsfield Links, qui est l'un des plus vieux parcours du monde. Ce n'est que lorsque j'ai dû apprendre à jouer suffisamment bien pour avoir l'air de pouvoir battre le golfeur accompli Gert Fröbe dans *Goldfinger* que j'ai attrapé le virus. J'ai commencé à prendre des cours sur un parcours près des studios de Pinewood, et je suis devenu immédiatement accro. Très vite, le golf a presque pris le pas sur tout le reste de ma vie. J'ai commencé à voir ce sport comme une métaphore de l'existence : au golf, vous êtes essentiellement seul, en compétition contre vous-même ; vous essayez toujours de faire mieux. Si vous trichez, vous serez le perdant, car vous vous trompez vous-même. »

Au fil des ans, Sir Sean Connery est donc devenu, dans le cœur des Écossais, un héros populaire digne de Rob Roy ou William Wallace. Une star, une étoile, comme celle qui l'honore sur le *Hollywood Walk of Fame*, ou encore comme cet astéroïde baptisé *Seanconnery*, messenger de l'Écosse éternelle dans les espaces infinis. ●



* Si elle n'est pas écossaise de naissance, J.K. Rowling est écossaise d'adoption : elle a écrit tous ses romans à Édimbourg principalement, et réside maintenant dans un château qu'elle a acquis près d'Aberfeldy, dans le Perthshire.

L'HOMME QUI VOULUT ÊTRE ROI, 1975

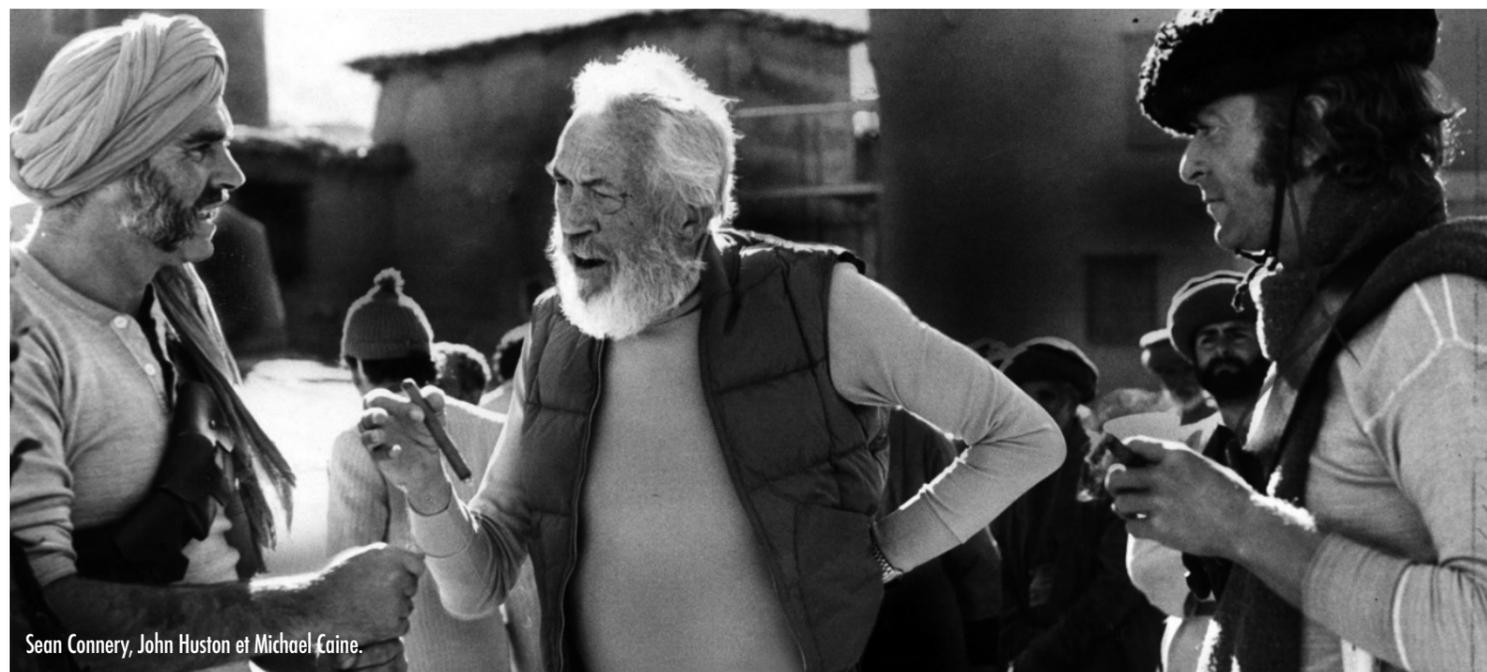
LE SPECTRE DU SPECTRE

Stanley Kubrick courut toute sa vie après un Napoléon qui ne vit jamais le jour. John Huston eut plus de chance, même s'il lui fallut courir pendant des décennies pour réussir à porter à l'écran *L'Homme qui voulut être roi*, cette nouvelle de Rudyard Kipling qui l'avait marqué dans sa jeunesse et qui raconte l'histoire de Carneham et Dravot, deux sous-officiers de l'armée des Indes, aventuriers un peu filous, qui rêvent d'atteindre un royaume perdu, proche de l'Afghanistan, pour s'enrichir et en devenir les rois.
Par Pierre Rodiac



«Travailler avec Sean, raconte Michael Caine dans ses mémoires (*What it's all about ?*, Century, 1992), était un véritable bonheur. Je n'avais que très rarement eu l'occasion de partager l'affiche avec quelqu'un d'aussi humble et généreux, ce qui permettait d'expérimenter toutes sortes de choses sans risquer de se prendre un coup de couteau dans le dos si le résultat ne s'avérait pas à la hauteur. Nous avons beaucoup improvisé, ce qui, sur un plan technique, n'est pas aussi aisé au cinéma qu'au théâtre, mais cela se déroulait dans une atmosphère parfaitement détendue car John Huston avait confiance en nous, et nous avions confiance l'un en l'autre. Il est assez unique, lorsqu'on a une longue scène de dialogue, que votre collègue vous laisse face caméra juste au moment où vous avez une réplique importante, ce que je faisais pour lui en retour, mais c'est ainsi que Sean et moi nous comportons avec une grande facilité. J'aime à penser que nos relations personnelles et notre confiance l'un envers l'autre se voit à l'écran et que cela aide le film. La scène où nous paradons avant de nous faire réprimander pour notre comportement par le Gouverneur de Province n'était absolument pas écrite et complètement improvisée par Sean et moi sur le plateau. Une petite séquence dont nous sommes tous les deux très fiers.»

«Nous avons beaucoup improvisé mais John Huston avait confiance en nous et nous avons confiance l'un en l'autre.»
Michael Caine



Sean Connery, John Huston et Michael Caine.

Fort de la réussite de plusieurs films avec Humphrey Bogart (*Le Faucon maltais*, *Le Trésor de la Sierra Madre*, *Key Largo*, *African Queen...*), John Huston cherche dès 1954 à monter le projet avec Bogart dans le rôle de Carneham et Clark Gable pour incarner Dravot. La mort prématurée du premier en 1957 et celle du second en 1960 mettent un coup d'arrêt au projet. Huston envisage alors de produire le film avec la participation de Kirk Douglas, Burt Lancaster, Richard Widmark, Paul Newman, Richard Burton, Peter O'Toole... En 1974, il trouve un producteur en la personne de John Foreman, qui vient d'obtenir deux

énormes succès avec Paul Newman et Robert Redford : *Butch Cassidy et le Kid* et *L'Arnaque*. Newman lit le scénario de *L'Homme qui voulut être roi* et estime que seuls des acteurs britanniques peuvent jouer ces deux personnages. Il suggère Sean Connery. Banco ! Huston contacte l'ex-007 ainsi que Michael Caine. L'un et l'autre acceptent. Ce sont des amis de longue date : ils ont débuté ensemble dans les années cinquante, quand ils couraient après les cachets et les petits rôles. Une solide complicité est née entre eux à cette époque, atout majeur pour traduire à l'écran la solide relation qui unit les deux héros de l'histoire. Christopher Plummer, dans le rôle de

Rudyard Kipling, complétera ce casting de choix. La propre femme de Michael Caine, Shakira Caine, jouera Roxanne, la belle pour qui bat le cœur de Dravot.

Huston parvient à réunir une équipe technique de choc pour seconder l'équipe artistique. Oswald Morris (dont la filmographie inclut le somptueux *Dracula* de John Badham, *L'homme au pistolet d'or*, *Dark Crystal...*) signe la photographie ; les décors sont d'Alexandre Trauner (*Les Enfants du Paradis*, *Hôtel du Nord*, *La Nuit des généraux*, *La Vie privée de Sherlock Holmes...*) ; Maurice Jarre (*Docteur Jivago*, *Lawrence d'Arabie...*) signe la musique. Le tournage a lieu au

Maroc, à Glen Canyon aux États-Unis, en France à Chamonix et aux Studios de Pinewood en Angleterre. La cascade finale qui voit Sean Connery tomber du haut d'un pont est exécutée par Joe Powell, cascadeur britannique, qui avait déjà œuvré sur *Au service secret de Sa Majesté*, *On ne vit que deux fois*, *Casino Royale* 1967...

L'Homme qui voulut être roi est un authentique film d'aventures avec son lot d'action, de combats, de chevauchées, de romantisme, le tout porté par la partition de Jarre. Le duo Connery-Caine fonctionne à merveille, créant une sorte de couple de Pieds Nickelés assoiffés

de gloire et de trésors. La complicité entre les deux acteurs et leur talent de comédiens apportent dans la première partie une dose d'humour qui rend leurs personnages irrésistiblement attachants.

La seconde partie est plus grave. Au fur et à mesure que l'intrigue avance, le film développe les thèmes de l'amitié, du pouvoir, de la soif de richesses, de l'enrichissement de l'Occident au détriment des pays conquis et, somme toute, de la colonisation. Et le final dramatique laisse un goût amer. *L'homme qui voulut être roi* est donc une variation sur le thème prométhéen de l'homme qui veut se faire l'égal des dieux



et en paie les conséquences. Ou, si l'on préfère, sur le mythe d'Icare qui, voulant approcher du soleil, se brûla les ailes et dont le vol s'acheva par une chute fatale. Œuvre passionnante et bouleversante, ce film était, très logiquement, le film préféré de l'acteur écossais. ●



LA ROSE ET LA FLÈCHE, 1976

SO LONG, MARIANNE...

Par Didier Rondeau



Sean Connery, Audrey Hepburn et le réalisateur Richard Lester.

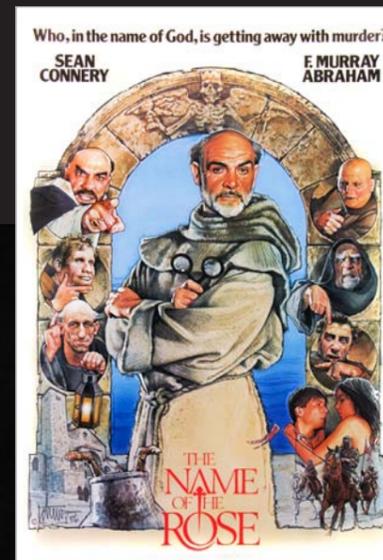
Quels sont les héros de la forêt de Sherwood devenus ? Robin (Sean Connery) et Marianne (Audrey Hepburn) ont vieilli et nos espoirs aussi. Dans cet épilogue crépusculaire, l'américain Richard Lester, qui a su si bien capter la vitalité des Beatles une bonne décennie auparavant dans ses deux films, *Quatre Garçons dans le vent* (*A Hard Day's Night*) puis *Au secours ! (Help!)*, saisit ce moment singulier où les protagonistes, usés, fatigués, livrent une dernière bataille contre l'injustice et la tyrannie, vouée à l'échec. On est loin des bonds du svelte et fringant Errol Flynn et des regards énamourés d'Olivia de Havilland dans la version de Michael Curtiz de 1938. Le mythe est écorné. Les illusions évanouies. Robin des Bois est lourd et à moitié chauve (oubliée la chevelure crantée impeccable), il peine à descendre de cheval. Marianne est entrée dans les ordres, porte l'habit des nonnes et n'est pas là pour décocher des œillades assassines. Elle est même menacée d'être jetée au cachot.

Ce film, profondément mélancolique, offre une belle réflexion sur le temps qui passe et qui ne reviendra plus, l'amour qui reste quand l'impétuosité de la jeunesse s'est évaporée. Ce scénario subtil est l'œuvre de l'américain James Goldman, oscarisé sept ans auparavant pour l'adaptation de sa propre pièce, *Le Lion en hiver*. La fin est tout simplement bouleversante, quand les deux amoureux décident de quitter ce bas monde ensemble, pour n'être plus jamais séparés dans l'au-delà.

À quarante-six ans, après neuf ans loin des caméras, *La Rose et la Flèche* sera le dernier grand

film d'Audrey Hepburn et le seul de valeur de sa courte seconde carrière. Pour Sean, c'est différent. D'abord, l'ex-James Bond est ravi et flatté de donner la réplique à une si grande actrice. Ensuite, l'ami Connery est dans d'excellentes dispositions : il vient de boucler son film préféré, *L'Homme qui voulut être roi*, et se montre particulièrement enthousiaste à l'idée de tourner ailleurs qu'à Hollywood ou en Grande-Bretagne. Ce sera en Espagne, au pays basque, dans le massif d'Urbasa près de Pampelune.

Au début, Lester envisage plutôt Sean dans le rôle du fidèle Petit-Jean. Mais, à force de cogiter, le réalisateur admet que ce pourrait être un plus gros challenge encore que de lui confier le principal rôle masculin. Va donc pour un Robin des Bois vieillissant et touchant. « Il fallait que je découvre quel type d'homme était Robin, dira l'Écossais. Et réfléchir à ses derniers jours était une chose nouvelle pour le cinéma. » L'affaire est bouclée en six semaines, entièrement en extérieurs, de fin mai à début juillet 1975. Évidemment, tout se passe bien entre les deux stars. Le seul couac réside au fond dans le titre. Initialement, ce devait être *The Death of Robin Hood* (*La Mort de Robin des Bois*). Ce qui évidemment n'a pas du tout la même tonalité que *Robin and Marian*, qui sonne plutôt comme une comédie romantique. Encore une décision malheureuse d'un producteur délégué peu inspiré, croyant faire un coup marketing... Si en salles le film de Lester déconcerte le public américain, guère habitué à voir le héros ainsi malmené par la vie, Sean se console en apprenant qu'il a fait deux heureux : ses deux « John », Boorman et Huston, qui, eux, l'ont adoré. ●



LE NOM DE LA ROSE, 1986

LE SEAN DE BASKERVILLE

Par Pierre Fabry

« Ce que tu as réussi le mieux, c'est ce que je craignais le plus : Sean Connery est formidable. »
Umberto Eco



À son départ, *Le Nom de la rose* a tout du film maudit. Malgré le best-seller d'Umberto Eco paru six ans auparavant, peu de professionnels croient au succès d'un thriller médiéval alors que des héros bodybuildés triomphent. « Personne aux États-Unis ne savait ce qu'était un monastère, raconte Jean-Jacques Annaud. C'était tellement loin que, d'ailleurs, le film n'y a pas marché. En France, je n'ai pas pu le monter. (...) Je l'ai préparé, terminé à Munich et tourné à Rome. » Dès qu'il a pu récupérer le scénario, Connery, lui, y croit. Jusqu'à vouloir le premier rôle, celui du frère franciscain Guillaume de Baskerville. Pari osé alors qu'il tente d'effectuer son retour, et que sa carrière bat de l'aile à la suite des démêlés judiciaires liés à *Jamais plus jamais*.

Victime de son image, de son caractère, Sean est jugé dangereux et comme appartenant au passé. Hollywood ne veut pas de lui. Et Annaud non plus, qui entend privilégier un inconnu. Mais le sujet déjà obscur, jugé inadaptable pour les connaisseurs du roman, ne peut qu'être porté par de grands noms. Et c'est sans compter sur la détermination (et le caractère) du comédien. « J'ai vu Sean arriver. Il a poussé la porte, je me suis dit : Mais qu'est-ce qu'il est beau et quel charme ! Ce mec dégage. Il avait le scénario sous le bras, il tire la chaise en face de moi et il me dit : Listen, boy. (Écoute, mon petit.) Il ouvre le scénario et commence à le lire. J'ai eu la chair de poule. J'ai couru au rez-de-chaussée voir mon producteur et je lui ai dit : Ça y est, on l'a. » Une fois encore, tout comme il bluffera Lucas sur *Indiana Jones*, Connery bluffe le réalisateur. La sonorité de sa voix et la façon dont il interprète le

dialogue envoûtent le cinéaste. Il est pris, coiffant au passage Robert De Niro.

Quelques jours plus tard, Annaud reçoit un appel téléphonique de son agent : « Tu es complètement fou, tu vas bousiller ta carrière, c'est un vieux ringard. Je t'interdis de le faire. » Le réalisateur tient bon (pendant seize mois le film commence sans financements). Connery l'anti-système fait mentir tout son monde. Comme Fleming en son temps, le romancier Eco, catastrophé du choix de l'Écossais, et qui avait commenté après leur première rencontre : « Il est très compétent. En football. » revient sur son jugement, et confie au cinéaste : « Ce que tu as réussi le mieux, c'est ce que je craignais le plus : Sean Connery est formidable. » La performance est récompensée par un BAFTA. ●



INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE, 1989

ON NE VIT QUE DE FOI

Par Pierre Fabry

Spielberg a toujours abordé les Indiana Jones comme un cinéaste hollywoodien de l'ère classique, autrement dit comme des œuvres de commande qu'il convient d'honorer en artisan consciencieux. Mais l'artiste Spielberg s'est régulièrement révélé, souvent malgré lui, à travers cette saga : le conflit familial qui est au cœur de *La Dernière Croisade* en est l'exemple le plus frappant. » Ce commentaire d'un critique ne saurait être contredit. Et la présence de Sean Connery n'y est pas pour rien... Au départ, dans l'esprit de George Lucas, architecte de la saga, il est vaguement question de château hanté, de « Roi singe » (ensuite évacué), d'un conflit de générations père-fils très secondaire sur fond de suprématie nazie. Comme souvent dans les productions de Lucas /Spielberg, la petite histoire croise la grande.

Ce troisième volet des aventures de l'archéologue, est sans doute à plus d'un titre le plus bondien des films de la série. Les similitudes avec notre saga sont frappantes. D'ailleurs quoi de plus « classique » qu'un Bond, pour des cinéastes nés dans les années quarante ? Fan de toujours, Steven Spielberg, on le sait, avait d'ailleurs été très dépité de n'avoir pu réaliser une aventure de 007 à l'orée des années soixante-dix. Au début de cette année 1988, George Lucas et Ste-

ven Spielberg, les deux *wonderboys* de la décennie*, sont donc en passe de réaliser un rêve de jeunesse. La volonté, chez l'un et l'autre, de rendre hommage aux films d'aventures qui ont bercé leur enfance est intacte. Et pour Spielberg, Bond d'abord. Les situations, les scènes d'action, les techniques de fabrication, même, et naturellement les acteurs mobilisés font référence à 007. Outre Sean Connery, la jeune Alison Doody, vingt et un an à peine lors du tournage - Jenny Flex, dans *Dangereusement vôtre*, trois ans auparavant - côtoie Julian Glover - Kristatos dans *Rien que pour vos yeux*. Pour le père d'Indiana, Steven Spielberg n'a aucune hésitation : « Lorsque nous avons abordé le casting, le père d'Indiana ne pouvait être que James Bond. Et James Bond, l'original et le meilleur, c'est Sean Connery ! Nous avons eu de la chance : Sean était libre, il a accepté. » Qui d'autre, en effet, auprès du plus flegmatique des acteurs américains ?

Que, pour incarner l'image du père - absent, omniprésent ou écrasant, selon ses films -, Spielberg ait choisi Sean est révélateur à plus d'un titre. Lorsqu'il décide de répondre à l'appel de son ami Lucas pour ce qui était alors le dernier chapitre d'une trilogie, sur le plan personnel Steven a entamé une thérapie... et renoué avec son père. Dans le même temps, il participe à la rédaction de *Rain Man*, qu'il ne renonce d'ailleurs à réaliser que

pour tourner cette troisième aventure d'Indy focalisée sur la quête archéologique du père, et sur un duo père-fils. Connery est le père fictif, de substitution pour Spielberg. À la fois figure tutélaire de la prime enfance -007- et père que tout gamin aurait voulu avoir. Le dénouement révèle la vraie nature du Professeur H. Jones, autant que les aspirations intimes du réalisateur. Progressivement, le film est devenu une quête éprouvant la Foi des personnages, intime et en eux-mêmes d'abord. Les scènes finales sont en ce sens une parfaite illustration de la rédemption et une superbe mise en abyme. Par sa science, Indy fait « le premier pas »** en sauvant d'abord son père, qui retrouve la vie en s'abreuvant à la coupe du Saint Graal (Sean meurt beaucoup dans les années quatre-vingt)... avant d'être lui-même tiré de l'abîme quelques minutes plus tard par Henry Jones, qui révèle sa vraie nature par un acte d'amour. À dessein, Spielberg souligne que c'est la seule fois où le père appelle le fils par son prénom, « Indiana », alors que durant tout le métrage il le gratifie d'un « Junior ». Les retrouvailles intellectuelles et affectives sont scellées. Sean révèle au passage toute la finesse et la sensibilité de son jeu. Comme rarement à l'écran, il incarne un père. Lui qui le fut imparfaitement. Depuis le début de l'aventure, l'acteur veille à enrichir ce personnage, trop caricatural à son goût dans les premières moutures



«S'il est au paradis, j'espère qu'ils ont là-haut des terrains de golf ! Repose en paix, mon cher ami.»

Harrison Ford (*Variety*)

de scénario. « J'étais ravi. J'avais beaucoup de notes sur le projet, comme toujours. Si vous faites un film sur le père d'Indiana Jones, il faut qu'il y ait des excentricités. Ça avait mal commencé, George Lucas avait une vision différente du personnage. Plus calviniste, plus conservateur. »

Mais Lucas se laisse convaincre par Spielberg qu'il faut étoffer tout cela, puis est définitivement conquis par la personnalité de Sean et par ses intuitions. « Avec son air autoritaire intelligent et sa manière sornoise de se moquer gentiment du monde, seul quelqu'un comme Sean Connery pouvait immédiatement donner à Indiana Jones des regrets et un soulagement par une sévère réprimande paternelle ou une étreinte joyeuse. Je suis reconnaissant d'avoir eu la chance de le connaître et de travailler avec lui. », a-t-il déclaré après l'annonce du décès de l'acteur. Harrison Ford est catégorique : « La présence de Sean a élevé le niveau de chacun. C'est le plus complexe des trois films. Et ça a été le plus agréable à faire, grâce aux lieux, à la présence d'Alison, aux scènes d'action, à la fascinante intrigue, et à la relation avec mon père. Au début, Sean n'aimait pas trop l'idée de jouer mon père ; il n'a que douze ans de plus que moi. Il trouvait que son personnage n'était pas assez développé. Sean est un passionné d'histoire : il a donné beaucoup d'idées à George ou à Steven. »

Comme toujours, Connery met son grain de sel, enrichit, suggère. Et fait l'unanimité sur le plateau, nouant une complicité durable avec Ford, d'abord durant des scènes physiques d'anthologie - la poursuite à moto, ajoutée après une projection test révélant la nécessité d'offrir au public nord-américain sa ration d'action, ou celle du tank, prévue pour être mise en boîte en trois jours, mais qui monopolisa l'équipe trois fois plus longtemps. Aux commandes des cascades, réglant et doublant Harrison Ford, un futur artisan de la saga bondienne : Vic Armstrong. La scène de l'intérieur du Zeppelin, tournée aux studios d'Elstree dans la banlieue de Londres, scelle la complicité entre les têtes d'affiche. Comme elle est censée se passer dans les airs et en hiver, acteurs et figurants sont emmitoufflés de la tête au

pied. Sauf Sean qui joue... sans pantalon, pour éviter de dégouliner face caméra. À la deuxième prise, Harrison le rejoint. Les deux acteurs termineront donc sans le bas.

Si la critique peut sembler exceptionnellement mitigée, le verdict du public est sans appel. Comme son bonheur de retrouver côte à côte deux des héros les plus emblématiques du 7^e art. Quelques jours après sa sortie outre-Atlantique, le 24 mai 1989, *Indiana Jones et la Dernière Croisade* est un colossal succès. Il est le premier film du box-office de l'année. Doté d'un budget de plus de 55 millions de dollars, il en rapporte 450 millions en fin d'exploitation. En France, il attire plus de six millions de spectateurs. De son côté, fidèle à lui-même, Sean conclura sobrement : « Chaque film que j'ai fait a sa propre place. [...] Indiana Jones est en haut de la liste, avec les meilleurs d'entre eux. » ●

* Depuis 1980, en sept ans, Steven Spielberg a produit et réalisé *Les Aventuriers de l'arche perdue*, *E.T. : l'extraterrestre*, *Indiana Jones et le Temple maudit*, *La Couleur pourpre*, *Empire du soleil*. De son côté, George Lucas a produit les second et troisième volets de la franchise *Star Wars*, présentés en 1980 et 1984, *L'Empire contre-attaque* et *Le Retour du Jedi*. Outre qu'il travaille à de nombreux projets à venir, Lucas a également produit *Kagemusha* d'Akira Kurosawa (1980) et *Willow* de Ron Howard (1988), tout en développant *Industrial Light and Magic* au sein du *Skywalker Ranch*, fondé en 1979. Pour leurs seuls films sortis entre 1980 et 1988, les compères ont généré près 1,5 milliard de dollars de recettes en salles pour le seul marché nord-américain.

** Rappelons que quelques minutes plus tôt, pour atteindre la grotte mythique où est depuis des siècles conservé le saint calice, Indiana a littéralement fait ce premier pas, dans le « vide »... franchissant un pont invisible à l'œil nu. Épreuve du Croquant et acte de Foi par excellence. Dans cette scène techniquement difficile à concevoir à l'époque, le matte painting et les prouesses d'ILM servent la métaphore, biblique et humaine. Ndr. Pour la petite histoire, le producteur des deux premiers *Indiana Jones* au titre de la Paramount était un certain Michael Eisner qui devint le patron de Disney en 1984. Il acquit d'autant plus facilement les droits du personnage pour créer un parc d'attraction thématique inauguré en 1995 au sein du parc Disney de Californie. La plupart des propos et références sont tirés des interviews du bonus du coffret *Indiana Jones* édité par Paramount Pictures en 2003.



BOND... AND BEYOND

Les différents interprètes de Bond ont connu des vies post-007 des plus diverses. Mais s'il n'existe aucune constante en la matière, on peut cependant affirmer que la carrière de Sean Connery après James Bond fut la plus diversifiée, la plus réussie, la plus mythique de toutes. Par Pierre Rodiac

On a longtemps parlé de la malédiction des Bond Girls, qui voulait que jouer dans un Bond soit *the kiss of death* pour la carrière d'une actrice. Ce fut sans doute vrai pour les bimbo séduisantes au talent parfois limité des débuts de la série. Mais Famke Janssen, Michelle Yeoh, Sophie Marceau, Olga Kurylenko, Halle Berry ou Léa Seydoux n'avaient pas attendu Bond pour entamer une carrière cinématographique et ont très bien su continuer sans lui. Mais qu'en est-il des acteurs ayant incarné l'espion de Ian Fleming ? Il n'existe aucune constante en la matière. George Lazenby, mannequin sans expérience du grand écran, s'est retrouvé à Hong Kong dans d'obscures séries Z ou bien dans des téléfilms de la série érotique *Emmanuelle*, en regrettant toute sa vie d'avoir abandonné le rôle.

Roger Moore, après une prolifique carrière télévisée, déjà âgé lorsqu'il a abandonné le rôle de 007, a poursuivi sa vie d'acteur en dilettante sans éclat particulier. Timothy Dalton, acteur shakespearien par excellence, plus habitué aux planches qu'aux plateaux de cinéma malgré quelques films remarquables avant Bond (*Un lion en hiver*, *Flash Gordon*, *Le Docteur et les Assassins...*) a retrouvé les scènes de théâtre sans avoir véritablement percé au

cinéma ou à la télévision, exception faite de quelques réussites plutôt tardives (*Hot Fuzz*, *Looney Tunes*, *Penny Dreadful...*). Pierce Brosnan, acteur de série télévisée avant tout, a poursuivi une carrière au cinéma sans totalement convaincre, toujours hanté par le rôle de sa carrière qui lui avait échappé d'étrange manière en plein succès pour revenir à Daniel Craig.

Qu'en est-il alors de Sean Connery, premier acteur à avoir incarné Bond sur le grand écran ? Sans grande réputation lorsqu'il fut choisi pour être James Bond, il vivait alors dans quelques films peu connus du grand public, mais où il s'était fait remarquer par les gens de la profession (*Darby O'Gill et les farfadets*, *La Plus Grande Aventure de Tarzan...*). Il vient de jouer un petit rôle dans *Le jour le plus long* lorsqu'il est finalement sélectionné pour incarner l'espion britannique. Sa carrière explose littéralement et très vite, son magnétisme animal séduit réalisateurs et producteurs. Dès 1964, Hitchcock fait appel à lui pour *Pas de printemps pour Marnie*. Sidney Lumet le dirige l'année suivante un de ses chefs-d'œuvre, *La Colline des hommes perdus*. Acteur et réalisateur allaient encore collaborer à quatre reprises avec *Le Gang Anderson* (1971), *The Offence* (1972), *Le Crime de l'Orient-Express* (1974) et *Family Business* (1989).

SHALAKO



Never have so few taken so much from so many.

THE GREAT TRAIN ROBBERY

DINO DE LAURENTIS presents A MICHAEL CRICHTON Film starring SEAN CONNERY · DONALD SUTHERLAND · LESLEY-ANNE DOWN and "THE GREAT TRAIN ROBBERY" A JOHN FOREMAN Production - A Famous Films, N.V. Production Screenplay by MICHAEL CRICHTON based on his novel "THE GREAT TRAIN ROBBERY" Music by JERRY GOLDSMITH - Produced by JOHN FOREMAN - Directed by MICHAEL CRICHTON PANAVISION® · TECHNICOLOR® United Artists



Il apparaît très vite qu'à raison d'un Bond par an, cela devient difficile pour le comédien de tourner d'autres films. Il obtient un délai de deux ans entre chaque épisode, ce qui, finalement, arrange EON qui ne peut plus mettre en chantier un film chaque année, vu l'ampleur de la production. Les films que Connery tourne à cette époque-là restent peu mémorables. On peut citer *Shalako* d'Edward Dmytryk, avec Brigitte Bardot et Honor Blackman, ex-*Steed* girl et ex-Pussy Galore. Mais Sean Connery se lasse de ce qu'est devenu James Bond :

un personnage désincarné, perdu dans un univers de gadgets et de décors gigantesques.

C'est donc lorsqu'il abandonne le rôle de 007 en 1971 que sa carrière hors Bond décolle. Il enchaîne les réussites artistiques ou commerciales, parfois les deux à la fois, avec des œuvres cinématographiques majeures comme *Zardoz*, *Le Lion et le Vent*, *La Rose et la Flèche*, *Le Crime de l'Orient-Express*, *L'Homme qui voulut être roi*, *Un pont trop loin*, *La Grande Attaque du train d'or...*

Abandonnant la moumoute imposée par le personnage de James Bond, il interprète ainsi des rôles extrêmement variés : chef berbère, Robin des Bois vieillissant, officiers de l'armée britannique, aventurier...

Sa carrière connaît un creux à la fin des années soixante-dix. Il apparaît dans le film qui signera la fin de l'âge d'or des films catastrophes - et sans doute le pire d'entre eux : *Meteor*. Il faut attendre *Outland* de Peter Hyams ou *Bandits*, *Bandits* de Terry Gilliam pour qu'il reparte



À gauche : Connery avec Christopher Walken dans *Le gang Anderson*.
À droite : Avec Harry Andrews dans *La colline des hommes perdus*.

CANON SCIÉ : LE DERNIER FILM QUE SEAN CONNERY NE FIT PAS

Adapté du récit de Brian Koppelman par Éric Saussine

L'histoire date de 2004. Elle est racontée par Brian Koppelman, qui allait être plus tard le scénariste de *Ocean's Thirteen*, avec son complice David Levien. Le duo allait travailler avec Sean Connery sur le film *Josiah's Canon* que devait réaliser Brett Ratner (*Rush Hour*). Avant de connaître le succès, les deux hommes occupaient un très modeste studio sur la 2^{ème} Avenue de Manhattan à New York. *Josiah's Canon* avait pour héros un survivant de l'Holocauste qui devenait le premier braqueur de banque au monde et qui entreprenait

de réaliser un casse dans une banque suisse imprenable remplie de trésors juifs volés pendant la Seconde Guerre mondiale. Mais le projet tourna court et, déjà échaudé - et refroidi ! - par le tournage de *La Ligue des Gentlemen extraordinaires* en 2003, Sean Connery annonça qu'il mettait définitivement fin à sa carrière, renonçant au passage à un dernier salaire de 17,5 millions de dollars. La réputation de Ratner prit du plomb dans l'aile, d'autant plus qu'à ce *Canon* qui avait fait long feu vinrent bientôt s'ajouter de multiples allégations

de harcèlement et d'abus sexuels qui firent de lui une persona non grata auprès de son partenaire, la Warner Bros. Voici le récit de Brian Koppelman.

« Nous avons été engagés pour réécrire un film pour un réalisateur (Ratner) et un studio de cinéma (Fox). Le jour où nous devons commencer à réécrire ce scénario, nous avons reçu un appel téléphonique affolé : "Attendez, vous devez tout reprendre à zéro. Le personnage principal est maintenant joué par Sean Connery."

- Très bien, avons-nous répondu. Quelles sont les instructions ?
- Sean vous les donnera lui-même.
- Génial ! Y a-t-il une conférence téléphonique prévue avec le réalisateur, le studio, Sir Sean et nous ?
- Non. Sir Sean est à New York. Il viendra lui-même à votre bureau et vous communiquera ses notes.
- Le réalisateur vient-il aussi ?
- Non. Juste vous et le grand homme.

Au téléphone, nous gardons notre calme, mais quand nous raccrochons, nous hurlons de joie. Il faut vite ranger le bureau, bien sûr. Entreprise désespérée. On fait ce qu'on peut... Le coup de fil attendu arrive. Rendez-vous à 9 heures. Le lende-

main matin. Nous préparons un plateau de fruits frais. 9 heures du matin : on frappe à la porte. Il est là, avec sur la tête une casquette semblable à celle qu'il portait dans *Les Incorruptibles* : "Je m'appelle Sean. Si vous me donnez du Sir, je fiche le camp illico".

- Bien, Sir... je veux dire, M. Connery... Voulez-vous des fruits ? Une tranche d'ananas, peut-être ?
Un sourire : il voit bien ce que cela signifie pour nous.

- Volontiers. C'est très gentil. Il s'assied et nous nous mettons au travail. Il a noté sur chaque page des remarques incroyablement pertinentes. Il n'a pas annoté notre version du script, mais la première version du scénario. Il nous dit le film qu'il veut.

- Faut-il appeler le studio ou le réalisateur pour les faire participer à notre conversation ?
- Non. Vous les mettez au courant après. Nous passons la journée à travailler. Il nous balance alors une de ces phrases dont il a le secret : - On est à peu près à la moitié du truc. On chie un coup, on se rase, on se douche et on remet le couvert.

Le lendemain, 9 heures, il est là et on se remet au boulot. Au moment de prendre congé, il nous dit de foncer. Il va retourner chez lui aux Bahamas, et il attend nos pages. Pas de brouillon envoyé par e-mail, hein... Il veut du papier. Il déchire ses notes. Nous sommes les seuls à savoir ce qu'il attend de l'histoire. Le studio nous donne le feu vert pour livrer un script complet. Nous rappelons que nous



Connery et les autres *Incorruptibles* (Costner, Garcia & Smith) en discussion avec Brian de Palma.



En haut à droite : Avec Brigitte Bardot dans *Shalako*, et avec Hitchcock sur le tournage de *Pas de printemps pour Marnie*. Ci-dessous : Sur le tournage de *Traître sur commande*, et dans le rôle du Commandant Ramius dans *À la poursuite d'Octobre Rouge*.

de plus belle au box-office. Son apparition dans *Bandits*, *Bandits* est d'ailleurs partie d'une plaisanterie scénaristique. Michael Palin, l'un des *Monty Python* à l'origine du film, avait écrit dans le script « *Agamemnon : Sean Connery (ou quelqu'un de stature équivalente mais moins cher)* ». Finalement, l'acteur lit le scénario et accepte le rôle pour le salaire proposé. *Outland* lui offre la possibilité de jouer dans une solide adaptation science-fiction du *Train sifflera trois fois*. Il revient sur le devant de la scène avec *Jamais plus jamais*. Cette troisième sortie bondienne (après *On ne vit que deux fois* et *Les diamants sont éternels*) marque ses adieux définitifs au rôle.

Il enchaîne une série de réussites artistiques et commerciales sans précédent avec des films comme *Le nom de la rose* de Jean-Jacques Annaud, *Highlander* de Russell Mulcahy, *Les Incorruptibles* de Brian De Palma, puis *Indiana Jones et la Dernière Croisade* de Steven Spielberg. Il affine progressivement un rôle qui deviendra

sa marque de fabrique, celui de mentor prenant en main un débutant pour le former. *Les Incorruptibles* lui valent l'Oscar du meilleur second rôle.

Sean Connery ne néglige pas pour autant les œuvres intimistes en jouant dans le dernier film du vétéran Fred Zinneman, alors âgé de soixante-quinze ans, *Cinq jours ce printemps-là*, film psychologique

le personnage de John Patrick Mason, joué par Sean Connery, reconnaît avoir été « *au service secret de sa Majesté* ». Il refuse deux rôles majeurs dans *Matrix* et dans *Le Seigneur des anneaux*. On lui avait proposé le personnage de Gandalf le magicien. Il avouera ne pas avoir compris le scénario, raison de son refus. Mais il accepte finalement de jouer dans *La Ligue des gentlemen extraordinaires*,

Il apparaît très vite qu'à raison d'un James Bond par an, cela devient difficile pour Sean Connery de tourner d'autres films.

délicat, élégant et soigné. Il poursuit brillamment sa carrière avec *À la poursuite d'Octobre Rouge*, *La Maison Russie*, *Medicine Man*, *Soleil levant*... mais c'est avec *The Rock* qu'il atteint les sommets du box-office. Le film est également un hommage à James Bond lorsque

dont il n'a pas compris le scénario non plus. Foudres de la critique, rejet du public... De la même manière, un échec artistique et critique avec la mauvaise adaptation cinématographique de *Chapeau melon et bottes de cuir*. En revanche, *Haute Voltige* et *À la recherche*

de *Forrester* seront de grands succès. Il met fin à sa carrière en 2003 et refuse de reprendre le rôle du père d'Indiana Jones dans le quatrième opus de la série. On évoque également sa présence dans le rôle de Kinkade, l'homme à tout faire de la famille Bond dans *Skyfall*. Cependant, Sam Mendes reconnaîtra par la suite que, si l'idée a été envisagée, elle a rapidement été abandonnée dans la mesure où cela aurait déconcentré le spectateur. Finalement c'est Albert Finney qui est retenu pour interpréter le personnage. Sean Connery prêtera encore sa voix à deux reprises. Une fois pour le jeu vidéo *Bons baisers de Russie*, une autre pour le film écossais *Sir Bill*. Il a reçu, outre l'Oscar cité plus haut, plus d'une trentaine de prix et distinctions. En 1996, il a été désigné *Homme le plus sexy* de l'année par le magazine *People*. S'il a eu du mal à se

séparer du personnage de 007, il a réussi à construire une remarquable carrière, meilleur comédien à chaque fois et transformant peu à peu son magnétisme animal de jeune loup en charme charmeur de vieux renard. Il laisse dans le cinéma international. Et il manquera cruellement aux spectateurs que nous sommes. ●



CANON SCIÉ : LE DERNIER FILM QUE SEAN CONNERY NE FIT PAS

avons déjà écrit toute une version du scénario. - Oui, mais ce n'est plus ce film-là que nous allons faire. - C'est juste, répondons-nous. Mais on ne peut pas faire ce travail gratuitement. Vous demandez une réécriture complète. - Donnez-nous ses notes. Nous expliquons pourquoi cela nous met mal à l'aise : "Vous auriez pu être là. Le réalisateur aurait pu être là aussi. Mais vous n'y étiez pas". Ces messieurs vérifient auprès de Sir Sean. Il nous soutient à fond. Nous sommes ses gars. Le studio

accepte donc de banquer et nous nous remettons au travail comme prévu. Pronto. Nous étions convenus d'envoyer le premier acte du scénario. C'est ce que nous faisons. Les pages sont expédiées aux Bahamas. Le lendemain matin, quand nous arrivons au bureau, nous recevons un appel téléphonique de Connery : "Où sont les pages ? Elles ne m'ont pas été livrées". Nous lui donnons les informations de suivi postal. Il nous rappelle plus tard : "Ces fichues douanes les retiennent toujours. Je vais aller leur dire deux mots".

- Vous allez vous rendre directement à la douane et réclamer le paquet ?
- Je vous rappelle dans une heure environ. Une heure plus tard, il nous rappelle. Il a pu avoir notre enveloppe et il a obtenu des douanes la promesse que les prochains envois lui seront livrés en main propre. Et surtout il nous fournit les notes les plus judicieuses que nous pouvions espérer recevoir sur notre travail. Nous passons les deux semaines suivantes à communiquer ainsi avec lui. C'est l'une des meilleures relations de travail que nous ayons jamais eues. Puis le réalisateur finit par montrer le bout de son nez : il y a une séquence d'action délicate, sous l'eau, qu'il veut définir de façon concrète. Appel à trois pour discuter de la façon de l'écrire. Sean demande au réalisateur comment il

entend la tourner. Le réalisateur répond :
- Je vais utiliser la magie du cinéma. Silence éternel de Sean au bout du fil.
- J'ai commencé à faire des films avant que ton père ne commence à se toucher la nouille. Dis-moi, plan par plan, comment tu vas filmer cette scène ?
Le réalisateur répond : "On en reparle vendredi. 11 heures. Je te montrerai mes storyboards et ma liste de plans. Et pour ça, juste toi et moi, ça suffira, Sean... on n'a pas besoin des scénaristes".
Pas d'objection de notre part : nous les laissons travailler de leur côté ; ils nous diront ce dont ils ont besoin.

Vendredi, 11 heures. Le téléphone sonne. C'est Sean :
- Où est le réalisateur, nom de Dieu ? Nous n'en savons rien. Soudain, nous entendons un soupir.
- Ah ! c'est pas vrai ! Je viens d'allumer la télé, et il est là !
- Qui est là ?
- Ratner ! Il se pavane dans une putain de loge à Roland Garros. Monsieur assiste à un match de tennis féminin ! J'ai bien peur, les gars, d'avoir accepté de faire un film réalisé par un arnaqueur. Vous avez vraiment bien bossé, mais je me casse immédiatement de ce projet.
Quelques mois plus tard, Levien, se trouvant aux

Bahamas, appelle Sean, lequel le prend au téléphone et se montre avec lui d'une politesse exquise. Quand le nom du réalisateur est mentionné dans la conversation, Monsieur Connery nous offre une dernière grande réplique : "Ce type n'est qu'un sac de fumée."
Bien avant de rencontrer Sean Connery, nous étions déjà des fans inconditionnels. Cette aventure avec lui, même si elle n'a pas débouché sur un film, reste un des moments les plus forts de notre vie. Il était brillant, honnête, ne supportait pas d'avoir affaire à des imbéciles et ne manquait jamais un appel, une réunion, une discussion. Puisse ce géant reposer en paix. »

«On est à peu près à la moitié du truc. On chie un coup, on se rase, on se douche et on remet le couvert.»

Sean Connery



«Nous avons eu une amitié exceptionnellement longue (et bien peu hollywoodienne de ce point de vue), pleine de rires et de plaisanteries.»

Sean Connery

C'est la série *Ivanhoé*, à la fin des années cinquante, qui vaut à Roger Moore un début de notoriété. Il est alors pressenti pour incarner James Bond ; malheureusement il est indisponible en raison de son engagement avec la télévision. Albert Broccoli et Harry Saltzman pensent aussi à Cary Grant, mais celui-ci est beaucoup trop cher pour leur petit budget. Malgré le scepticisme, bientôt dissipé, de Ian Fleming - face au succès des films, il donnera même à son héros des origines écossaises ! -, ils se rabattent sur un quasi-inconnu, Sean Connery, à qui ils proposent un contrat que celui-ci jugera vite léonin. En 1967, au faite de sa gloire bondienne, il lâche EON après la sortie d'*On ne vit que deux fois*. Deux ans plus tard, la parenthèse houleuse avec l'Australien George Lazenby - mannequin le mieux payé au monde à l'époque, mais au comportement peu apprécié - est refermée. Le fier Écossais est rappelé, cette fois à prix d'or, pour redevenir Bond dans *Les diamants sont éternels*. Au terme de cette sixième aventure, il claque définitivement la porte au nez d'EON.

Roger Moore, désormais célèbre grâce aux séries *Le Saint* et *Amicalement vôtre*, enfle le costume de l'agent 007 en 1973 dans *Vivre et laisser mourir*. Si Sean a été le Bond le moins bien payé, Roger est, pour sa part, l'acteur de télévision le mieux rémunéré. Il va enchaîner sept aventures, ce qui fait de lui, à ce jour, le comédien ayant le plus interprété Bond pour le compte

d'EON. Sean Connery incarne, lui aussi, sept fois le célèbre agent, mais la septième fois est son baroud d'honneur dans *Jamais plus jamais* (1983). Ce remake d'*Opération Tonnerre*, revanche de McClory, co-auteur de Fleming, qui a récupéré les droits sur l'œuvre, sort la même année qu'*Octopussy*. *The other fellow*, Roger Moore, déclare alors, à propos de leurs interprétations respectives de 007 : « *Je suis un tendre, Sean est un tueur.* » On peut aussi noter que, si Sean fume des cigarettes, Roger ne veut que des cigares !

Mais la carrière cinématographique de Sean Connery est loin de se résumer à Bond. Il tient à se détacher de ce personnage, tandis que son ami anglais s'identifie volontiers à lui. Outre James Bond, Roger Moore, au palmarès moins prestigieux en dehors du petit écran, joue dans une quarantaine de films. Nommé en 1991 ambassadeur itinérant de l'Unicef, il quitte en 2002 le septième art pour se consacrer totalement à cette mission, qu'il place au-dessus de sa carrière d'acteur. « *Dresser le sourcil pour Bond était une chose, mais sensibiliser l'opinion pour la cause des enfants est une affaire bien plus importante* », confie-t-il au micro de la BBC en 2003, année au cours de laquelle il est anobli par la reine Élisabeth II pour son action humanitaire. Sean Connery, lui, s'investit de plus en plus, moralement et financièrement, dans la cause de l'indépendance écossaise. Martin Walker, écossais d'origine, ancien journaliste à *The*



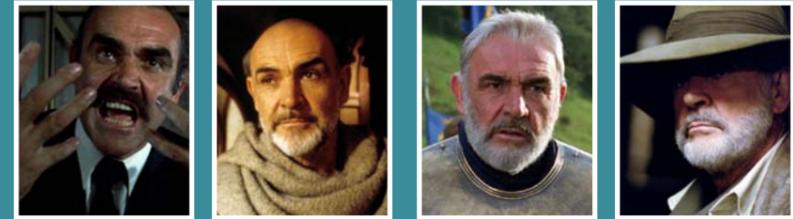
Lorsque Sean Connery et Roger Moore se retrouvaient, Michael Caine, très proche des deux ex-James Bond, n'était jamais bien loin. Notamment à la cérémonie des Oscars 1989, photo du haut.

Guardian, quotidien londonien, se souvient : « *Sean Connery, c'était James Bond, mais c'était aussi un symbole très important pour l'indépendance de l'Écosse. La seule fois où je l'ai rencontré, c'était lors d'une conférence, à la fin de années soixante-dix, pour le Scottish National Party (SNP).* » Cet engagement a d'ailleurs pour conséquence le report, à plusieurs reprises, de son anoblissement par Sa Majesté la reine pour services rendus au cinéma britannique. En 2020, un sondage le consacre toujours comme l'interprète de 007 favori des Anglais.

Sean déclare, après le décès de Roger le 23 mai 2017 : « *Nous avons eu une amitié exceptionnellement longue (et bien peu hollywoodienne de ce point de vue), pleine de rires et de plaisanteries.* » Quant à la famille de Roger Moore, elle se fait son interprète posthume après la disparition de Sean Connery le 31 octobre 2020 : « *Lui et Roger ont été amis pendant de nombreuses décennies et Roger a toujours dit que Sean était le meilleur James Bond de tous les temps.* » ●

DOUBLER DOUBLE-ZERO SEPT

Les voix françaises de Sean Connery



Par François Justamand

Sean Connery a commencé sa carrière en tournant quelques seconds rôles dans des productions anglo-saxonnes. L'année 1962 est une étape importante pour lui puisqu'il va obtenir ses galons de star grâce au personnage de James Bond et, par la suite, tourner avec de grands réalisateurs. Ce nouveau statut va lui permettre d'avoir deux voix françaises qui vont s'entremêler selon les films : celles des comédiens Jean-Pierre Duclos et Jean-Claude Michel.

Né en Suisse en 1931, Jean-Pierre Duclos est choisi sur essais pour le doubler dans *James Bond contre Docteur No*. Il va lui prêter sa voix pleine de détachement pour tous les autres Bond des années soixante, jusqu'aux *Diamants sont éternels* (1971). Il le doublera aussi dans *La Femme de paille* (1964). Duclos a commencé le doublage vers 1955 avec la série des Sissi dans laquelle il doublait Karl-Heinz Böhm. Il a été aussi le spécialiste du doublage des espions du cinéma des années soixante (*OSS 117, Flint...*). Il a aussi souvent doublé James Coburn, notamment dans *La Grande Évasion* (1963) et *Il était une fois la révolution* (1972). Mais il a finalement abandonné le doublage pour se reconvertir dans l'immobilier.

Jean-Claude Michel est né à Paris en 1925. Il a prêté sa belle voix à Connery dans la plupart des films « non-bondiens » des années soixante : *Pas de printemps pour Marnie* (1964), *La Colline des hommes perdus* (1965), *L'Homme à la tête fêlée* (1966)... Il a aussi doublé George Lazenby dans *Au service secret de Sa Majesté* (1969). Après la cessation d'activité cinématographique de Jean-Pierre Duclos, Michel devient la voix habituelle de Connery. On l'entendra dans *Le Gang Anderson* (1971), *Zardoz* (1974), *L'Homme qui voulut être roi* (1975), *Outland* (1981), *Jamais plus jamais* (1983), *Highlander* (1985), *Indiana Jones et la Dernière Croisade* (1989), jusqu'à *Haute Voltige* en 1999, année de sa mort. Jean-Claude Michel avait débuté au théâtre après la guerre. Au début des années cinquante, il s'était orienté presque exclusivement vers la synchronisation des films. Pendant près d'un demi-siècle, il a doublé les plus grandes stars du cinéma : Richard Burton, Tony Curtis, Clint Eastwood, Charlton Heston, Leslie Nielsen...

D'autres comédiens ont doublé ponctuellement Sean Connery selon l'époque, le genre de rôle, le choix du réalisateur ou du distributeur de ses films en France : Roland Ménard dans *Je pleure mon amour* (1958), Jean Martinelli dans *La Plus Grande Aventure de Tarzan* (1959), Henry Djanik dans *Le Jour le plus long* (1962), Sady Rebbot dans *Le Crime de l'Orient-Express* (1974), Pierre Hatet dans *Un pont trop loin* (1976), Claude Giraud dans *Le Nom de la Rose* (1986), Léon Dony dans *Un Anglais sous les tropiques* (1993), *Juste Cause* (1995) et *Lancelot* (1995), Georges Berthomieu dans *La Carte du cœur* (1998) et Bernard Dhéran dans *La Grande Attaque du train d'or* (1979), *À la rencontre de Forrester* (2000), *La Ligue des gentlemen extraordinaires* (2003)... ●

LES ETOFFES D'UN HÉROS

Quel patrimoine vestimentaire et quel style Sean Connery aura-t-il légués à la saga ? Retour sur ses plus beaux costumes, parfois devenus cultes au point d'inspirer ses successeurs... et surtout Daniel Craig. Par Christophe Hue

Si Sean Connery a si bien incarné James Bond dans sept films, c'est grâce à son jeu d'acteur, bien sûr, mais aussi grâce à son style, moins classique qu'il ne semble et teinté d'un air charmeur. En parcourant les photos de sa carrière bondienne, on se rend compte que tout lui allait et qu'il n'avait pas peur des audaces. C'est cela aussi, le secret d'une sacrée allure. Pur produit des années soixante, son look se compose principalement de costumes à deux boutons bleu marine ou gris, standard de l'époque (fabriqué sur mesure par le tailleur de Mayfair Anthony Sinclair) avec des revers fins, et un pantalon assez court et relativement étroit.

De tous ses successeurs, nous pouvons dire sans hésiter que seul Daniel Craig est l'héritier du style Sean Connery. Les années soixante-dix à quatre-vingt-dix, fortes en styles marqués, parfois peu équilibrés et de goût discutable, ont pris l'ascendant sur les Bond. Au début des années 2000 le style vintage revient en force et ce pour ne jamais retomber. Aussi on ne s'étonnera pas de retrouver de nombreux clins d'œil aux ensembles du Bond de Connery dans les films les plus récents de la saga.

La preuve par 007. ●



001

L'une des tenues les plus importantes de la série est la première que nous voyons portée à l'écran par Sean Connery dans **Dr. No** : le costume de soirée à col châle bleu nuit réalisé par Anthony Sinclair. C'est la tenue qui présente James Bond et enracine son image dans la postérité. Les lignes et la coupe parfaites de ce costume en font une tenue d'autant plus spéciale.

Pour sa deuxième sortie dans le rôle de Bond, **Quantum of Solace**, Craig porte un smoking très inspiré réalisé par Tom Ford, également en bleu nuit avec un col châle. Le costume de Craig copie également le revers de gant de Connery (le détail de retournement en soie aux extrémités des manches), et Craig porte également un nœud papillon à pointe de diamant. L'influence du smoking de Connery est à nouveau vue dans la vidéo de révélation du titre **No Time To Die** lorsque Daniel Craig entre dans le cadre vêtu d'un costume de dîner à col châle avec des manchettes à gantelets. Les manchettes à gantelets rendent non seulement hommage à Connery, mais sont également un look signature de Tom Ford.



002

Le costume gris à carreaux Glen est un autre incontournable de la garde-robe du Bond de Sean Connery. Il le porte dans différents tissages, écailles et nuances. Il peut être noir et crème ou noir et gris. Connery porte la variante noire et grise dans **Bons Baisers de Russie**.

Le costume noir et gris à carreaux Glen réapparaît dans les films avec Craig. Dans **Skyfall**, il le porte à Londres avec une chemise bleu clair, une cravate bleu marine et une pochette pliée, comme le fait Connery dans **Bons Baisers de Russie**. Ce look réapparaîtra dans **Mourir peut attendre**, mais cette fois, c'est avec une chemise blanche et non bleue.



003

Sean Connery a créé d'autres looks emblématiques de Bond. Notamment le smoking ivoire à revers en pointe d'Anthony Sinclair, avec une révélation mémorable lorsque Bond ouvre sa combinaison étanche et place un œillet rouge dans la boutonnière de son revers. Connery a presque l'air parfait dans cette tenue, même si la veste a une coupe très complète selon les normes d'aujourd'hui. Cette tenue a préparé le terrain pour cinq futures vestes de dîner blanches de la série Bond.

La plus récente des vestes de dîner ivoire de Bond figure dans **SPECTRE**, qui, comme la veste de **Goldfinger**, a des revers pointus. D'autant que Craig l'orne d'un œillet rouge dans un autre clin d'œil à Connery.



004

Une autre des tenues emblématiques de Sean Connery de **Goldfinger** est sa veste marron Anthony Sinclair qu'il porte avec un pantalon de cavalerie en serge, une cravate tricotée et des chaussures en daim. L'image de Sean Connery appuyé contre l'Aston Martin DB5 dans cette tenue a rendu ce look mémorable. Une des raisons pour lesquelles cette tenue est spéciale est la combinaison élégante à faible contraste d'une veste marron clair et d'un pantalon fauve. La différence de texture et le léger contraste de couleur permet à cette tenue d'être la combinaison parfaite entre une veste et un pantalon plutôt que de ressembler à un costume dépareillé.

La costumière Jany Temime a déclaré qu'elle avait été inspirée par cette tenue en habillant Daniel Craig pour les scènes marocaines de **SPECTRE**. La tenue de Craig d'une veste en laine / lin / soie marron clair avec poches hacking de Brunello Cucinelli et pantalon en coton kaki également de Brunello Cucinelli est plus légère en poids et en couleur, mais la famille de couleurs marron et le faible contraste entre les deux pièces imitent le look de **Goldfinger**. Cependant, la tenue de Craig ne réussit pas comme celle de Connery car il n'y a pas assez de contraste de texture entre la veste et le pantalon pour empêcher le look dépareillé du costume avec le faible contraste des couleurs. Comme Connery, Craig porte également une cravate en tricot de soie marron et des chaussures en daim - cette fois des bottes marron clair au lieu de chaussures marron - avec cette tenue.



005

Le Bond de Sean Connery, dans les années soixante, était un fan de costumes en mohair mélangé. Les mélanges de mohair et de laine étaient alors populaires pour leur éclat moderne et flashy et leurs propriétés de couture nettes, bien que le tissu n'ait été populaire que pendant environ une décennie et demie avant de tomber en disgrâce. Au cours de la dernière décennie, il a connu une résurgence, peut-être en raison d'une popularité renouvelée dans les styles de couture des années soixante. Le mohair n'a pas seulement fière allure ; c'est aussi un tissu de performance naturel qui respire bien, est résistant et ne se plisse pas facilement.

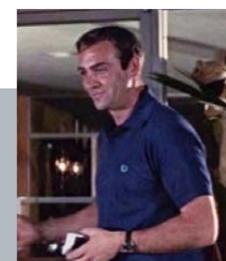
La créatrice de costumes de **Quantum of Solace**, Louise Frogely, a déclaré à propos du tonique mohair : « C'était extrêmement populaire dans les années soixante ; tous les Mods et tous les Wannabe Bonds le portaient. Je suis sûr que Sean Connery l'aurait porté au moins une fois. » Connery portait quelques costumes en mohair mélangé dans ses Bond, notamment **Opération Tonnerre**. Le costume trois pièces marron foncé qu'il porte au bureau de M en fait partie. Daniel Craig porte également un costume marron en mohair mélangé dans **Quantum of Solace** en Bolivie, où la couleur brune se fond mieux dans l'environnement que dans le Londres de Connery. Bien que le costume marron de Connery dans **Opération Tonnerre** ne soit probablement pas une inspiration pour Craig, l'idée des années soixante du tissu mohair relie leurs looks respectifs.



006

Le bleu clair est le choix de couleur de Bond pour les maillots de bain, car il se marie élégamment avec la couleur de la mer ou une piscine peinte en bleu. Sean Connery porte un maillot de bain bleu clair dans **Bons Baisers de Russie**, **Goldfinger** et **Opération Tonnerre**.

Daniel Craig est cependant désormais le Bond le plus associé aux maillots de bain, que ce soit à cause de sa carrure musclée sortant de la mer dans **Casino Royale** ou dans **Skyfall**. Il a continué à porter des maillots de bain bleu clair comme Connery, de La Perla dans **Casino Royale** et d'Orlebar Brown dans **Skyfall**. La ceinture plus sombre du short de bain **Casino Royale** nous rappelle visuellement la ceinture sombre du short de bain de Connery dans **Opération Tonnerre**.



007

Le polo bleu foncé est désormais un incontournable de Bond grâce au polo Sunspel de Daniel Craig dans **Casino Royale** et, dans une moindre mesure, aux polos Tom Ford dans **Quantum of Solace** et **SPECTRE**. C'est une chemise décontractée polyvalente qui a l'air beaucoup plus élégante qu'un t-shirt. Mais Sean Connery portait déjà un polo bleu, de Fred Perry, en tant que Bond dans **Opération Tonnerre**, établissant le look que Daniel Craig allait plus tard transformer en une mode emblématique de Bond.

LE 007^E JOUR, SEAN CONNERY HAIT JAMES BOND ?

Par Frédéric Albert Lévy

L'une des premières réactions entraînées par l'annonce de la mort de Sean Connery a été celle de la famille Broccoli, qui s'est déclarée « *devastated* ». Le mot est fort, mais il faut savoir que c'est celui qui revient on ne peut plus régulièrement chez les Anglo-Saxons dans ce genre de circonstances, et cette dévastation pourrait bien être le signe d'une émotion très relative. Disons que, sans être à proprement parler un cliché, le communiqué Broccoli a manqué pour le moins d'originalité.

Cette note très discrètement discordante dans sa conformité même nous conduit à penser qu'il y avait peut-être quelque outrance dans tous les hommages rendus à Sir Sean. Grand comédien, indubitablement. Grand homme ? C'est moins sûr.

Lorsque, au début des années quatre-vingt, un journaliste irlandais vint l'informer qu'il s'apprêtait à écrire un livre sur lui, il récolta la réponse suivante : « *Faites, faites. Écrivez... Je ne manquerai pas de vous poursuivre en justice s'il le faut quand votre livre paraîtra.* » Le même journaliste, écrivant deux décennies plus tard une biographie de Robert Redford, fut invité par celui-ci - pourtant connu pour sa réserve - à séjourner deux semaines chez lui pour consulter ses archives. Au milieu des années quatre-vingt, lorsque la revue de cinéma *Starfix* souhaita interviewer le grand Sean, la réponse de l'(in)intéressé, transmise par l'attachée de presse, fut la suivante : « *Suis bien trop occupé à jouer au golf pour accorder une interview.* » Un tel refus était, en soi, parfaitement compréhensible. Sans doute Sean Connery en avait-il simplement assez (tout le monde connaît, bien sûr, l'épisode des toilettes japonaises pendant le tournage d'un Bond : voulant satisfaire un besoin naturel avant une conférence de presse, le comédien se heurta à des photographes qui l'attendaient là où, en principe, le roi va seul). Mais il aurait pu refuser poliment, sans railler. La presse, après tout, n'était pas totalement étrangère à sa réussite et à sa gloire. Seulement, il semble que l'idée de relation bilatérale lui était étrangère.

Ainsi, s'il eut une conversation téléphonique avec Cubby Broccoli quelques jours avant la mort de celui-ci, il ne prit pas la peine d'assister à ses funérailles. Vieille rancune. Connery a toujours pensé qu'il avait été grugé par les producteurs des Bond. Lors du tournage des *Diamants sont éternels*, il avait même interdit

qu'Harry Saltzman soit présent sur le plateau en même temps que lui. Il n'est pas exclu que le comédien Sean Connery ait été lésé, mais nous sommes tentés d'entendre Cubby Broccoli - ne serait-ce que parce qu'on chercherait en vain le moindre propos négatif à son sujet chez tous les gens qui ont travaillé avec lui - lorsqu'il raconte dans ses mémoires que Sean n'a jamais voulu admettre qu'il devait autant à Bond que Bond lui devait.

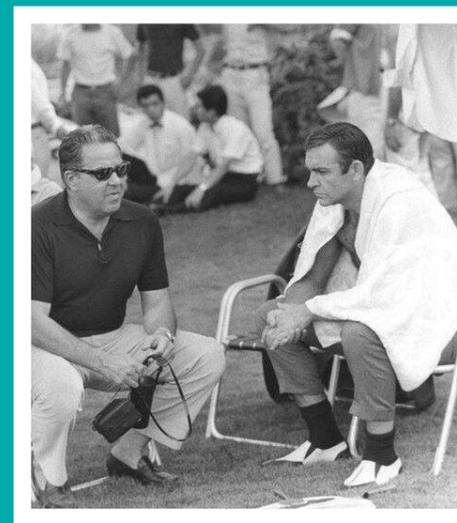
Connery a toujours pensé qu'il avait été grugé par les producteurs des James Bond.

Près de soixante ans se sont écoulés, et, lorsqu'on revoit *Dr. No*, on est toujours soufflé par la manière dont Connery s'était littéralement emparé de son personnage, comme s'il l'avait toujours été. Parce que c'était lui, parce que c'était Bond, aurait dit Montaigne. Mais on sait bien qu'un film est une entreprise collective. Saltzman et Broccoli, en tout état de cause, avaient eu le bon goût de choisir (et d'imposer à des executives et à un Ian Fleming dubitatifs) ce comédien écossais quasi inconnu. Et Connery n'a pu devenir Bond que parce qu'il avait été savamment coaché par Terence Young (« *le vrai Bond* », si l'on en croit Luciana Paluzzi). En outre, s'il a réussi à s'émanciper après les Bond, sa filmographie compte, à côté d'un certain nombre de titres désormais classiques, quelques chapitres moins enthousiasmants (on ne citera ici que *Meteor* et *Family Business*), qui prouvent bien qu'il ne pouvait pas tout faire à lui tout seul.

Cette attitude qu'on pourrait qualifier de « *revancharde* » s'explique sans doute par des origines modestes (même si Connery a pu déclarer un jour que les enfants malheureux n'étaient jamais vraiment conscients de leur condition misérable, puisqu'ils n'avaient pas d'éléments de comparaison), mais elle est le signe de quelqu'un qui, nonobstant son succès, n'avait pas su vraiment évoluer. Russell Mulcahy, réalisateur d'*Highlander*, raconte que Connery ne cessait de lui répéter : « *Quand, le huitième jour...* », persuadé que la semaine prévue pour le tournage de ses scènes ne suffirait pas et que le dépassement lui vaudrait



En haut : Ambiance (encore) détendue autour de Ian Fleming avec Cubby Broccoli, Sean Connery et Harry Saltzman / Connery et Saltzman sur le tournage d'*Opération Tonnerre* à la villa Palmyra et dans un décor de Pinewood. Ci-dessous : Connery et Broccoli au Japon sur le tournage d'*On ne vit que deux fois*.



de substantielles indemnités. Quelle ne fut pas sa déception quand, à la fin du septième jour, Mulcahy lui fit savoir que tout était « *dans la boîte* » et qu'il ne lui restait plus qu'à offrir une tournée générale à ses camarades comédiens et aux techniciens !

Loin de dissimuler son avarice, Connery en avait fait sa carte de visite et, qui plus est, sa carte de visite écossaise. Mais suffisait-il de l'afficher pour la justifier ? Certes, il offrit à un fonds de soutien écossais l'intégralité du cachet qu'il avait exigé pour redevenir 007 dans *Les diamants sont éternels*, mais son écossitude ne s'interdisait pas certaines entorses géographico-fiscales : Sean Connery résidait la majeure partie de l'année à Marbella et est mort aux Bahamas, colonies écossaises comme chacun sait. Roger Moore, lui aussi, pour des raisons analogues, préférait résider en Suisse et à Monaco, mais il n'avait jamais prétendu faire acte de patriotisme.

Ajoutons que Sean Connery eut la chance de connaître son heure de gloire à une époque où l'on pouvait dire qu'il n'y avait rien de mal à battre de temps à autre une femme - car il l'a dit (dans une interview accordée à *Playboy*). Et quand, un peu plus tard, il a été amené à nuancer ce propos, il a malgré tout défendu le principe de bars uniquement réservés aux hommes.

Mais arrêtons là. Connery était comme il était. C'était son droit et, redisons-le, son talent de comédien était exceptionnel, ne serait-ce que par cette naïveté enfantine dans le regard qui n'appartenait qu'à lui et qu'il a conservée jusqu'au bout. En fait, ce qui est un brin gênant dans les éloges qui ont suivi sa mort, c'est qu'ils prouvent que, aujourd'hui encore, le public ne voit que ce qu'il veut voir, alors même que l'information est à sa portée (tout ce que nous venons de rappeler est archiconnu), et refuse de distinguer entre l'homme et le comédien si cela lui permet de rêver. Il faut dire que la mort de Sean Connery est survenue à un moment qui contribue à faire d'elle le symbole d'une page qui se tourne dans l'histoire du monde (avec un virus qui semblait jusque-là n'avoir sa place que dans la tête dérangée de Blofeld). Et, bien sûr, dans l'histoire de Bond : les reports successifs de *Mourir peut attendre* ne pourront pas ne pas avoir un retentissement sur l'avenir de toute la série. ●

VIDEOJAMES

On l'oublie souvent, mais Sean Connery a été Bond huit fois dans sa carrière. Après six films pour EON et un film pour Kevin McClory, il reprend en 2005 le rôle de James Bond pour Electronic Arts dans le jeu vidéo Bons Baisers de Russie. Adaptation du film homonyme, bien sûr, mais aussi et surtout hommage à la toute l'ère Connery.
Par Jessy Conjat

En 2004, *Quitte ou double* (*Everything Or Nothing*) sort sur les consoles de sixième génération (PS2, GameCube et Xbox), avec Pierce Brosnan dans une aventure de James Bond inédite. Mais Brosnan quitte le rôle et le personnage attend un nouveau visage pour le jeu vidéo suivant. EA Games songe alors à adapter l'une des premières aventures cinématographiques de James Bond avec Sean Connery. Le choix se porte sur *Bons Baisers de Russie*, avec un scénario remodelé par Bruce Feirstein et incorporant d'autres éléments de la période Connery : l'Aston Martin DB5, le jetpack, la base secrète d'OCTOPUS (organisation qui remplace dans le jeu le SPECTRE, qui reste encore en 2005 la propriété de la famille McClory).

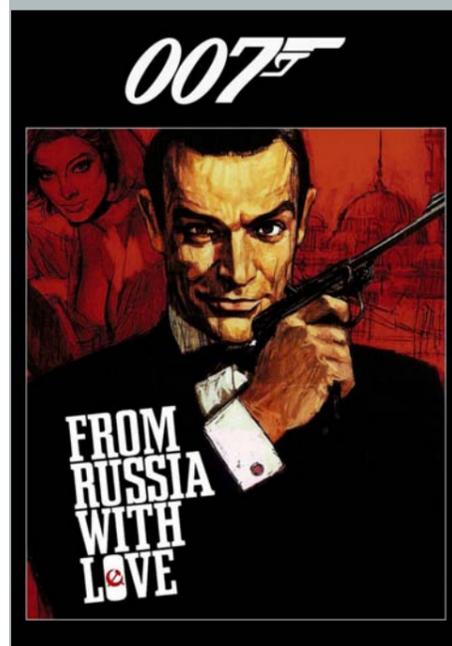
Non contents d'utiliser le visage et le physique de Sean Connery, les producteurs veulent qu'il prête sa voix au personnage. Le comédien sort de sa retraite entamée deux ans plus tôt et exauce leur souhait : « En tant qu'artiste, je vois cela comme une autre façon d'explorer le processus créatif. Les jeux vidéo sont une forme de divertissement extrêmement populaire aujourd'hui, et j'ai hâte de voir comment tout cela s'organise. Je suis absolument ravi d'interpréter de nouveau James Bond, et en particulier de retrouver la tension physique du combat *mano a mano*. »

« Travailler avec lui, c'était travailler avec un vrai professionnel, se souvient Glen Schofield, producteur exécutif. Sean n'avait aucune réserve, mais il voulait s'assurer qu'il participait à la réalisation d'un produit de qualité. Il a contribué au

dialogue et a modifié et amélioré certaines choses. » Les graphistes accomplirent un travail titanesque pour que le physique de Sean Connery soit le plus réaliste et le plus proche possible de ce qu'il était en 1963, avec des costumes propres à représenter l'époque, mais aussi ce qui fait l'essence même de Bond. Jugement de l'intéressé sur son e-double : « Les vêtements qu'il porte vous en disent énormément sur lui quand vous le voyez. Les yeux sont parfaits, la bouche est parfaite - en fait, c'est même mieux que l'original ! Je suis follement amoureux de lui. »

Bons Baisers de Russie se déroulant dans les années soixante, le jeu vidéo devait donc réussir à moderniser l'action sans pour autant perdre le côté vintage des décors et des bruitages. Tous les personnages du film original conservent leur physique et leur visage. Nous retrouvons donc aux côtés de Sean Connery Daniela Bianchi, Robert Shaw, Bernard Lee, Desmond Llewelyn... Malheureusement, seule la voix de Sean Connery est celle de Sean Connery, les autres comédiens étant décédés, ou n'ayant pas souhaité participer à l'entreprise.

Ce jeu est donc beaucoup plus qu'un simple jeu : il nous replonge dans les années soixante, dans la période Sean Connery, et nous permet de retrouver tous les éléments qui ont fait que cette saga existe encore, que ce soit sous la forme de films, de livres ou de jeux vidéo. « Retourner dans les années soixante, ce n'est pas pour moi revenir en arrière. C'est plutôt recommencer à zéro. » avait déclaré Sean Connery au moment de la sortie du jeu, point d'orgue de son association avec Bond, quarante-trois ans après *James Bond contre Dr. No*. ●



« En tant qu'artiste, je vois cela comme une autre façon d'explorer le processus créatif. »

Sean Connery

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE
REVIENDRA

LE BOND
LE MAGAZINE DU CLUB JAMES BOND FRANCE

Le Bond est le magazine édité par le Club James Bond France pour les membres du Club.

Club James Bond France
7, rue Chico Mendes
77420 CHAMPS-SUR-MARNE
www.jamesbond007.net

Association Loi 1901
Président : Luc Le Clech
ISSN : 1168-6499
Dépôt légal : mai 2003 / nouvelle série
Publication comprise dans l'adhésion

Directeur de la publication :
Luc Le Clech

Rédacteur en chef :
Vincent Côte

Maquette & mise en page
Jean-François Rivière

Corrections / relecture :
Frédéric Albert Lévy.

Bouclage *Le Bond* n°60 : décembre 2020

Ont collaboré à ce numéro :

Sylvie Boissel, Laurent Perriot. Et les hommages de Cédric Colosio, Valentin Delpyroux, Frédéric Garrigoux, Saïk du Halgouet, Jessy Conjat, Jean-Antoine Duprat, Christophe Hue, François Justamand, Luc Le Clech, Frédéric Albert Lévy, Pierre Fabry, Pierre Rodiac, Didier Rondët,

Xavier Stéphane Hernoe, Frédéric Liévain, Joël Villy et Gérard Xeuxet.

Crédits photographiques : clichés des films de la saga et logos associés (dont gunbarrel & logo gun symbol) :

EON Productions, Danjaq, LLC/MGM/United Artists Corporation et Sony Pictures Releasing France, Universal France, tous droits réservés ©.

Merci à nos photographes attitrés ou pas : Jessy Conjat, Zoé Raffier, Laurent Perriot et Joël Villy.

Le Bond est la propriété du Club James Bond France. Il ne peut être vendu ou reproduit, totalement ou partiellement sans autorisation. Tous les documents ou photographies sont utilisés sans but lucratif. Nous remercions les ayants-droits précités de leur compréhension.

